Recherches Carmélitaines

Ollivier Guillou

LA MÉDIATION MATERNELLE DE MARIE d'après *LA VIE MARIALE ET MARIFORME*

Éditions du Carmel

L'histoire de la spiritualité montre que la Vierge Marie accompagne les saints dans leur cheminement vers Dieu. Au long des siècles, la compréhension de la maternité spirituelle de Marie s'est toujours appuyée sur l'expérience des membres de l'Église.

Maria Petÿt (+ 1677) inaugure une étape décisive de l'histoire de la spiritualité mariale. Elle témoigne d'une manière inédite d'un vivre en Dieu et en Marie par transformation d'amour : c'est la vie « mariale » ou « vie mariforme ».

Objet en son temps de discrédit, l'expérience de Maria Petÿt, exposée et théorisée par son père spirituel dans *La vie mariforme,* relève en réalité d'un authentique degré supérieur de vie mystique. Avant même Grignion de Montfort, cette femme avait exprimé ce que signifie une vie en Dieu avec la Vierge Marie.

C'est la spiritualité de cette pionnière originale qui est ici présentée.

Recherches Carmélitaines

Frère Marie-Ollivier Guillou, dominicain, est prédicateur de retraites et a déjà publié plusieurs ouvrages de théologie et de spiritualité.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

(1979), p. 5.

9 Macca V. (di santa maria), o.c.d., « *La vita mariana nella vita e nella dottrina di Michèle di S. Agostino* », dans RVS 18 (1964), p. 501.

10 Derville A., article « Petÿt » dans DSAM, c. 1228.

11 *Kort Begryp van het leven van de Weerdighe Mœder S. Maria a S. Teresia (alias) Petijt*, (*Court récit de la vie de la vén. Mère S. Marie de Sainte-Thérèse, alias Petijt*) P. Vande Velde, Antwerpen, 1669.

12 *Het Leven van de Weerdighe Mœder Maria a Sta Teresia, (alias) Petijt*, (*Vie de la vén. Mère Marie de Sainte-Thérèse, aliasPetijt*), J. vanden Kerckhove, 4 livres, 2 vol., Ghendt, 1683-1684.

13 Michael a sancto-Augustino, *Vita venerabilis matris Marię a sanctâ teresiâ, tertiarię ordinis bmę virginis marię de monte carmelo, mechlinię defúnctę kalendis noúembris anno 1677*.

14 Ballært jan (van), « Tractæt van den Marie-vormigh Marielijck Leven in Maria om Maria », dans *Onderwysinghe tot een grondighe verloogheninghe sijns selfs ende van alle creaturen* (Instruction sur le renoncement absolu à soi-même et à toutes les créatures), G. Lints, Malines, 1669.

15 Michael a sancto-Augustino, *Institutionum mysticarum libri quattuor. Quibus anima ; ad apicem perfectionis et ad praxim mysticæ unionis per gradus deducitur*, Antuerpiæ, Typis Marcelli Pariis, 1671. Le traité sur la vie mariforme se trouve dans le livre IV de la tétralogie (*Liber iv complectens instructionem ad perfectam abnegationem sui-ipsius & omnium creaturarum, et ad Vitam Dei-formem & divinam in Deo, propter Deum, et ad Vitam mariæ-for-mem & marianam in Maria, propter Mariam, ac De adorando Deo in spiritu & veritate in quatuor Tractatus distinctus & compositus*), et correspond exactement au traité III : *De vita deiforma et divina in Deo et propter Deum, et mariforma et mariana in Maria et propter Maria*. Le traité a été publié par G. Wessels en 1926 : Michael a sancto-Augustino, *Introductio ad vitam æternam et fruitiva praxis vitæ mysticæ*, (ed. Wessels G.), Roma, in collegio s. Alberti, 1926 ; Jean-Marie de l'Enfant-Jésus en a fait une traduction dans les EC en 1931 : M. de Saint-Augustin, « Traité de la vie marie-forme et mariale, en Marie et pour Marie, introd. par fr. J.-M. de l'Enfant-Jésus », dans EC 16 (1931/1), p. 221-240 ; (1931/2), p. 217-235. Tout récemment R. de Lima Gouvea en a proposé une nouvelle : M. de Saint-Augustin, *Introduction à la vie intérieure et pratique fruitive de la vie mystique*, Édition française et notes préparées par le fr. Romero de Lima Gouvea, O. Carm, GC, Paris, 2005, p. 570-612.

16 Sur ce point, S. Possanzini remarque qu'un spécialiste de l'envergure de

V. Hoppenbrouwers dans son livre – HOPPENBROUWERS V., art. « unio mystica cum Maria », dans *Devotio mariana in ordine fratrum b.m.v. de Monte Carmelo*, Collationes mariales instituti carmelitani 1, Institutum Carmelitanum, Romæ, 1960, p. 217 & 221 – hésite, se contredit même. Cf. POSSANZINI S., O. Carm., *La dottrina e la mistica mariana del venerabile Michele di Sant'agostino*, Carmelitana, CMIC 2, Edizioni carmelitane, Roma, 1998, p. 170.

17 MARIA A SANCTA-THERESIA, *Vie Mariale*, fragments traduits du flamand par Louis van den Bossche, DDB, Bruges-Paris, 1928, p. 9. Voir aussi CATENA CL., O. Carm., *Vita del P. Michele di S. Agostino*, texte dactylgr. Conservé dans les arch. Générales de l'Ordre, AGO, Roma, p. 14.

LA VIE MARIALE ET MARIFORME

INTRODUCTION

Pour tenter de comprendre ce que représente la vie mariale en Marie, telle que Maria Petÿt tente de la décrire dans ses lettres et sa vie, il nous semble impératif de la saisir dans son dynamisme. Dans ce chapitre nous voudrions aborder l'expérience mariale de la recluse flamande en la replaçant dans un itinéraire spirituel. Nous le ferons à partir des éléments autobiographiques puisés dans la *Vie de la vénérable* analysés à la lumière des doctrines ballærtienne et montfortaine. Dans cette perspective génétique, la première section donne de cerner le rôle médiateur de la Vierge dans la vie entière de Maria Petÿt (section I). La deuxième section, qui nous porte au cœur de l'expérience mariforme, tente de dégager la signification de la « transformation en Marie » en regard de la transformation en Christ (section II). Avec la troisième section consacrée à la mise en lumière du caractère théocentrique de la vie mariforme apparaissent les soubassements sacramentels et ecclésiologiques de cette expérience mystique hors du commun (section III).

I. VIE MARIALE INFUSE ET CONTEMPLATION MYSTIQUE

Peut-être faut-il dire un mot de la vie de cette femme somme toute assez banale. L'originalité de Maria Petÿt lui vient plutôt de sa vie intérieure marquée par des grâces d'union à Dieu et à Marie, qui l'ont emmenée jusqu'aux états les plus élevés de la vie mystique[1].

La vie de Maria Petÿt

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'union à Marie sur le modèle de l'union transformante avec le Christ. La formulation la plus précise se trouve au ch. 14 du TVM. Il y explique que :

> La vie de Marie est manifestée en eux, et en même temps la vie de Jésus en eux. Dès lors, de même que l'Apôtre affirme : « je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, non, c'est le Christ qui vit en moi[46] » ; c'est-à-dire : « l'Esprit du Christ vit en moi » ; de même ces âmes aussi peuvent dire : « Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, non, c'est Marie qui vit en moi » ; en effet, en eux est mort tout ce qui pourrait contrarier cet esprit de Marie, et ne vit en eux que ce qui lui est conforme. Bien plus, l'esprit de Marie, au sens qu'on a donné, semble les diriger, posséder, vivifier, comme si l'esprit de Marie avec l'esprit de Jésus – ou si l'on veut l'unique et même esprit de Jésus et de Marie – opérait en eux toutes leurs actions, les animait, les dirigeait en tout, comme il animait Marie, la dirigeait, et faisait toutes ses œuvres. En ce sens, « non, ce ne sont plus eux qui vivent, c'est Marie qui vit en eux » : elle meut leurs facultés, les incline, les dirige, de telle manière qu'elle les fait vivre d'une nouvelle manière en Dieu ; de sorte que pour eux vivre c'est Marie ; ils lui rendent hommage avec raison en disant : « notre vie, notre douceur, et notre espoir, salut[47] ! »

Pour Michel de Saint-Augustin, cette vie mariale, atteint sa perfection quand l'âme est devenue mariforme, c'est-à-dire quand l'âme, commente Stefano de Fiores, « s'est laissée former et animer par l'esprit de Marie jusqu'à être transformée en elle, de manière que Marie vit et fait toute chose en elle[48] ». La hardiesse de l'expression laisse présager les difficultés d'interprétation pour le théologien qui doit mesurer la portée des images ou des analogies. Il faut définir rigoureusement au plan théologique ce mode singulier d'union à Marie que nous révèle l'expérience mystique de Maria Petÿt. On ferait fausse route en prêtant à la recluse l'intention d'équiparer la vie mariforme à la vie déiforme. Car nous savons bien que l'esprit de Marie ne peut pas constituer un principe de vie formelle dans l'ordre de la grâce, aboutissant à une « inhabitation mariale[49] ». Ce que Maria veut signifier, c'est ceci : la transformation en

Marie consiste précisément dans l'union des volontés, conformément à l'enseignement de Jean de la Croix à propos de la transformation de l'âme en Dieu dont il dit qu'elle est intentionnelle[50].

La grâce de la vie mariale s'exprime ici en des termes d'un amour fou pour Marie. Au chapitre 477, l'intensité de l'expérience mariforme trouve des accents rencontrés nulle part ailleurs dans la littérature mystique. Il vaut la peine de citer le texte largement :

> Oh ! mon désir est alors si intense de plaire en toutes choses à cette douce et aimable Mère, de Lui être agréable et de faire ce qu'Elle aime le mieux. Il y a dans mon âme une si appliquée et effective attention à percevoir le moindre signe intérieur marquant sa préférence pour l'une ou l'autre chose ! Le cœur est prêt à se porter vers tout objet où pourrait s'être arrêtée la volonté ou le bon plaisir de l'aimable Mère, et je ne craindrais ni le travail, ni la difficulté, ni le tracas, ni la peine, ni les incommodités de n'importe quelle éventualité. Ah ! combien je me sens énamourée d'Elle quand je pense à sa si grande bienveillance et à son maternel amour pour nous ! L'amour fut aujourd'hui d'une si brûlante chaleur en nous, et si violent que j'eusse bien crié, fait de grands gestes et agi à la manière d'une personne ivre ou presque. Si ce brasier d'amour avait dû s'aviver encore quelque peu je me serais vue forcée d'avoir recours à des rafraîchissements externes sur la poitrine, dans la région du cœur ; car il me serait impossible de soutenir un plus grand feu d'amour, puisque celui-ci déjà me force à le manifester extérieurement. Quelle force cet amour divin ne donne-t-il pas à l'âme pour entreprendre de vigoureux et virils travaux quand le Bien-Aimé et l'aimable Mère l'exigent d'elle et pour accomplir dans les moindres choses leur bon plaisir ! Je crois qu'elle vous ferait traverser en courant des barrières de feu ou des lignes d'épées[51].

La charité joue ici un rôle de premier plan. C'est en effet par union d'amour que s'opère la transformation de l'âme de Marie de Sainte-Thérèse en Marie et en Dieu, puisque Marie est elle-même unie à Dieu par une charité parfaite. Voici le passage le plus explicite :

> Cela confirme tout ce que j'ai écrit précédemment au sujet de cette vie en Marie ; et c'est surtout dans ce sens qu'il faut entendre cette fusion, cette jouissance, cette union en Marie et avec Elle, et la transformation en Elle dont j'ai parlé. Car la nature de l'amour est d'unir à l'objet aimé et en lui. Aussi l'amour fait-il se compénétrer et se fusionner celui qui aime et ce qui est aimé jusqu'à ne plus avoir l'apparence que d'une même chose[52].

La contemplation infuse qui unit Marie au mystère de Dieu, sur le modèle de l'union de l'humanité du Christ à la personne du Verbe, aboutit à la fusion des volontés de la contemplative, de la Vierge et de Dieu même. Ceci, dans un échange théologal caractéristique des plus hauts degrés de la sainteté. Elle explique comment son « amour coule ou flambe tout entier vers Dieu et tout entier vers Marie, comme vers un seul et unique objet ». C'est une

> perpétuelle contemplation, une perpétuelle fruition et union en Dieu et avec Marie en Dieu. Car mon âme n'est pour ainsi dire plus séparable de cette contemplation, du fait que la mémoire, l'intelligence et la volonté se trouvent tout essentiellement adhérentes à Dieu et à Marie en lesquels leur souvenir, leur connaissance et leur amour sont comme insérés[53].

Bientôt l'objet de la contemplation de la recluse n'est plus telle ou telle perfection de la Vierge mais ce qui en constitue la racine, c'est-à-dire la charité mariale. Autrement dit, à ce degré de vie contemplative, le regard de l'esprit ne se porte pas tant sur la Vierge en elle-même que sur son union ineffable à la divinité. La contemplation de l'âme mariformée se concentre sur « l'amour essentiel », c'est-à-dire l'amour qui unit Dieu et la Vierge en un seul et même esprit. Étonnante expérience qui renvoie à celle décrite par Louis-Marie Grignion de Montfort dans son *Traité de la vraie dévotion*. Marie et Jésus ne font qu'un en raison de la transformation de Marie en Jésus, « qui seul vit et règne en elle ». L'unité entre le Christ et sa mère est telle qu'« on séparerait plutôt la lumière du soleil, la chaleur du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et des âmes contemplatives. Ils sont d'un autre sentiment, comme si cette vie en Marie devait être un empêchement à la plus pure union et fruition en Dieu, à la silencieuse prière intérieure, et ainsi de suite. Comme ils entendent la chose et se l'imaginent, elle leur paraît trop grossière, trop matérielle et trop multiple, parce qu'ils ne saisissent pas la manière vraie et simple de la pratiquer tout en esprit. C'est malgré tout l'esprit qui agit et dirige ici, même lorsqu'à cette contemplation, à cet attrait, à cet amour de l'âme semble un peu plus se mêler l'activité des puissances sensibles. Il n'y a pas dans ce cas le moindre empêchement, ni moyen interposé entre le Bien suprême, entre le pur être de Dieu et l'âme. Il y a là plutôt une aide fournie à l'âme, lui permettant d'arriver plus aisément à Dieu et d'être plus parfaitement établie en Lui[84]

Les expériences mariales de Maria Petÿt aboutissent à une absorption de toutes les puissances de l'âme de la mystique en Dieu seul qui prend tout le champ conscient de sa vie unitive :

Le 13 août 1668, […] Fort déprimée et l'âme lourde, j'ai cherché refuge auprès de ma très chère Mère. En grande confiance et comme un enfant je lui ai fait mes doléances. Et voici que, tout soudain, je me suis vue comme un enfant que l'aimable Mère tient par la main. Et je fus conduite dans une immense et profonde solitude de l'esprit, où le démon n'a point accès, où il ne peut m'atteindre pour me tourmenter, me troubler, ou m'opprimer. Lorsque je fus établie là, l'aimable Mère disparut. […] D'un seul coup j'étais arrivée au recueillement en simplicité et silence, suivi d'une ferme adhésion à Dieu, sans intermédiaire. C'était une union de toutes les puissances de l'âme, enflammées du feu de l'amour divin. Par là, mon âme était comme insérée et fondue en Dieu, au point qu'elle n'avait plus conscience d'elle-même et qu'elle était comme absorbée et transformée en son Bien-Aimé. En cette espèce d'amour il n'est plus de mesure qui puisse rendre compte de ce mode d'union et de cette union elle-même : à mon sens il s'agit de ce degré dont parle le divin Bernard quand il dit que la mesure d'aimer Dieu est de l'aimer sans mesure[85].

Le rôle médiateur de Marie s'exprime au terme du processus dans cet effacement de tout son être devant la médiation du Christ et devant le mystère de la Trinité, terme ultime de l'union mariale[86]. C'est le sens profond de l'itinéraire spirituel de l'âme qui au terme de sa transformation ne voit plus que Dieu. À

Maria elle-même qui s'étonne de ce retrait, une locution intérieure l'avertit que :

> Lorsque l'aimable Mère était constamment auprès de toi et qu'elle te guidait dans la voie de ses vertus, c'était afin de te préparer au mariage spirituel avec son très cher Fils. Maintenant que ce mariage est accompli, elle se tient à l'écart et laisse l'Épouse converser seule avec l'Époux, comme il convient. – Et la recluse de poursuivre : – À vrai dire, depuis que cette union fut vraisemblablement accomplie, mon âme est habituellement seule avec son Bien-Aimé. L'aimable Mère et les Anges semblent rester au dehors, afin de laisser au Bien-Aimé et à son épouse plus de liberté dans leurs amoureuses conversations, dans l'amour qui les unit, etc[87].

Contre toute attente, la mystique mariale préserve de l'erreur dénoncée par sainte Thérèse d'Avila de mépriser ou dépasser l'humanité du Christ. C'est tout le contraire qui s'opère. Par la contemplation de l'humanité de Jésus dont elle est solidaire car cette chair est la sienne, Marie conduit l'âme vers l'expérience de la divinité du Verbe, et par lui de toute la Trinité Sainte en laquelle se consomme la mystique la plus élevée[88].

L'enchaînement des médiations

Même si le témoignage de Maria Petÿt nous découvre à quel point la Vierge est un agent efficace et supérieur dans les plus hauts états de la vie mystique, il nous met en garde de faire de l'union à Marie le terme de la vie mariale. La médiation mariale n'est au fond qu'une médiation secondaire intégrée à cet univers de la rédemption – c'est-à-dire l'Église, moyen de l'union de Dieu avec le genre humain. La vie mariale témoigne que la grâce ne nous parvient que par le truchement de médiations coordonnées et subordonnées les unes aux autres, toutes suspendues à la médiation première et principale qu'est l'humanité de Jésus. C'est là un point capital que l'on retrouve en bonne place dans la synthèse montfortaine dont

l'enchaînement des médiations dans leur ordre à Dieu, fin de tout l'ordre surnaturel, est bien marqué comme en SM 21. L'itinéraire de l'âme à Dieu, passe par la Vierge premièrement, puis par le Christ en vue de se reposer en Dieu le Père, terme dernier de la contemplation chrétienne : « Quand on a une fois trouvé Marie, et, par Marie, Jésus, et par Jésus, Dieu le Père, on a trouvé tout bien, disent les saintes âmes[89]. » Ainsi dans le rayonnement premier de la médiation de l'humanité du Verbe incarné, comme tête de l'Église, dont le rôle est de nous proportionner à Lui, la médiation mariale apparaît comme le premier fruit. Marie participe la première à la médiation du Christ, étendue ensuite à toute l'Église, en vue de mieux nous coadapter à Dieu :

> Puisque Marie a formé le Chef des prédestinés, qui est Jésus-Christ, c'est à elle aussi de former les membres de ce Chef, qui sont les vrais chrétiens : car une mère ne forme pas le Chef sans les membres, ni les membres sans le Chef. Quiconque donc veut être un membre de Jésus-Christ, plein de grâce et de vérité, doit être formé en Marie par le moyen de la grâce de Jésus-Christ, qui réside en elle en plénitude, pour être communiquée en plénitude aux vrais membres de Jésus-Christ et à ses vrais enfants[90].

Dans ce cadre ecclésiologique, qui met en valeur la dimension sacramentelle de l'économie ecclésiale – économie hiérarchisée de médiations dont le but est la sanctification de l'homme – Grignion de Montfort comme Maria Petÿt ou Michel de Saint-Augustin souligne la précellence de la médiation mariale en raison d'une participation plénière à la grâce du Chef mystique de l'Église. Pour nos trois auteurs en effet, il n'est pas possible que :

> celle qui a trouvé grâce devant Dieu pour tout le monde en général et pour chacun en particulier, fût un empêchement à une âme pour trouver la grande grâce de l'union avec lui [… Il n'est pas] possible que celle qui a été toute pleine et surabondante de grâces, si unie et transformée en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

est la Mère spirituelle. Il est par conséquent impossible de penser la médiation de Marie en dehors de son enracinement théologique dans le mystère du Verbe incarné et de son Corps qui est l'Église.

Marie médiatrice dans l'Église

Cette dimension ecclésiologique, qui est au centre de l'expérience de Maria Petÿt, voilà ce qui en fait peut-être la note vraiment caractéristique. Marie de Sainte-Thérèse présente en effet la coopération de Marie à notre sanctification en terme social. En exergue de son témoignage sur la vie mariale, son biographe Michel de Saint-Augustin souligne l'insertion ecclésiale de l'expérience spirituelle de sa dirigée :

> J'ai déjà abondamment parlé de la relation familière de notre vénérable mère, de son union spirituelle avec Jésus, mais aussi de sa confiance sponsale, et de son intimité avec lui qui la caractérise. Nous avons évoqué les fruits de cette union spirituelle, son esprit d'amour et de prière, son zèle pour les âmes, vivants et défunts, et comment ce zèle des âmes lui permit de vivre avec les anges, dont elle devint l'ambassadrice et la servante ; enfin de quelle manière aussi elle se dépensa avec zèle en faveur des âmes du purgatoire. Désormais il est temps d'évoquer sa dévotion singulière et son amour filial envers la s. Mère de Dieu et s. Joseph, comme leur bienveillance et bienfaisance à son égard. Comment s'étonner du reste de la complicité de la vénérable Maria Petÿt avec l'aimable Mère et s. Joseph ? Ne fut-elle pas liée, par un concours admirable, à leur fils premier-né, en des épousailles mystiques dont nous avons précédemment montré l'immense fécondité pour les âmes, qui provient du caractère exceptionnel de cette union spirituelle hors du commun[3] ?

À y regarder de près en effet, c'est dans le cadre plus général de la médiation de l'Église, entendue comme *communion des saints*, que se révèle à la recluse flamande le rôle médiateur de la Vierge. Il n'est pas que la Vierge seule qui s'invite en l'âme de la mystique. Le Christ, mais aussi les anges, dont son ange

gardien, saint Joseph également[4] ; sans oublier son père spirituel, Michel de Saint-Augustin, dont elle perçoit la présence dans l'union transformante, « opération intime de l'amour ». C'est le Christ Total qui s'empare de la vie spirituelle de Maria Petÿt, illustré dans ce passage par les « trois », « c'est-à-dire l'aimable Mère, l'esprit de [son] Père spirituel et Dieu, tous trois consumés en l'Un et réunis en l'Un » :

> Plusieurs fois déjà, j'eus l'esprit de mon père spirituel présent à ma prière et même en dehors : il m'apparaît en Dieu auprès de notre Mère aimable ; ainsi je jouis de la présence de ces trois réalités réunies en l'Un, rassemblées et unifiées en Dieu. Cela se fait sans imagination aucune, ni par le biais de choses corporelles ; d'ailleurs je ne peux m'imaginer quoi que ce soit de corporel ; aucune image ou représentation de mon père spirituel ne me peut venir à l'esprit ; cela se fait sans aucun raisonnement, ni images, loin de là ; habituellement, tout se passe dans le tréfonds de l'âme, là où ne subsiste qu'une claire connaissance qui s'apparente à un regard intérieur, une opération intime de l'amour à l'endroit des trois, c'est-à-dire l'aimable Mère, l'esprit de mon Père spirituel et Dieu, tous trois consumés en l'Un et réunis en l'Un. Et quelque chose comme un voile se manifeste ici, qui subsiste avec une connaissance et un souvenir d'une grande simplicité, qui semble être l'esprit de mon père spirituel. Mon Bien-Aimé le fait apparaître pour renouveler et confirmer la communion et familiarité en Dieu qui me lie à mon directeur, et ôter de mon esprit toute inquiétude sur le bienfait de nos échanges. Déjà j'ai reçu confirmation de Dieu que nous devions demeurer unis, et pleins de sollicitude l'un envers l'autre jusqu'à la mort. Il faut savoir que mon âme, en grande quiétude et solitude intérieure, s'abîme au plus profond de soi-même[5].

Comment ne pas souligner ici l'importance que revêt la figure de saint Joseph ? C'est là un aspect nouveau jusqu'ici négligé, en raison d'un certain mariocentrisme conjugué à une sous-exploitation de la *Vita* éditée seulement en partie. Ceci explique que les commentateurs se soient focalisés sur la figure de Marie dont l'influence reste, en tout état de cause, prépondérante. Or, saint Joseph ne se réduit pas au rôle d'un simple figurant dans la

vie de la mystique. On le remarque à la proportion de chapitres qui lui sont consacrés dans la VMST : environ trente pour cent[6]. Citons par exemple le ch. 499 :

> La direction et l'accompagnement dont l'aimable Mère et l'aimable Père me font l'honneur est très manifeste et sensible, et en même temps spirituel. Il m'est impossible d'exprimer la manière dont je les vois, continuellement présents à mon esprit. Tout cela est d'une grande élévation, simplicité et tranquillité ; c'est aussi très spirituel, continu et suave. J'ai la certitude par expérience que cette présence et la vision que j'en aie ne sont pas imaginaires ou théoriques ; ce ne sont pas des vues de l'esprit, fictions ou inventions de mon imagination. Voilà déjà le huitième jour depuis la fête de l'aimable père s. Joseph que tout cela m'est arrivé, et cela continue, non sans avoir été aidée, encouragée, et dirigée dans mon progrès spirituel et mon avancée en Dieu[7].

Saint Joseph apparaît dans l'ordre surnaturel le pendant masculin de Marie, en assumant une paternité spirituelle qui fait de lui « l'aimable Père », comme Marie est « l'aimable Mère » :

> Je me sens poussée à décrire un peu plus clairement, autant qu'il m'est possible, de quelle manière j'ai été gratifiée, ces jours-ci, de la présence de l'aimable Mère et de l'aimable Père, et comment j'y ai perçu leurs motions, leurs directions et leur douce influence. Je les ai eus constamment dans le regard de l'esprit. Leur souvenir et leur image étaient comme imprimés dans l'intelligence et dans la connaissance, d'une manière habituelle et essentielle, sans la moindre intervention active de ma part[8].

À l'un comme à l'autre, elle se lie filialement par un vœu d'obéissance qui montre l'importance de leur rôle respectif dans la vie spirituelle de la recluse :

> Je fus poussée à faire le même vœu d'obéissance à s. Joseph que j'avais fait auparavant à l'aimable Mère. Je le priais de vouloir bien m'obtenir la grâce de me renouveler dans la recherche de Dieu, mais aussi ceux dont j'avais la charge, et d'autres encore[9].

Maria note qu'à l'instar de Marie, saint Joseph l'adopte comme sa fille pour faire son éducation surnaturelle :

> […] selon toute apparence et d'après mon expérience, c'est depuis le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

universelle de la Vierge. Maria Petÿt rapporte qu'elle voit une « multitude de grâces […] descendre en nous et nous être donnée en partage par cette aimable main et passer ainsi par ce divin canal ! » Elle découvre encore que

> Dieu plaça le salut de tout homme dans les mains de cette très aimable Mère [elle voit] en même temps que les soins de cette chère Mère portent sur l'unique objet de conduire *tous les hommes* à la Béatitude[32].

L'image à laquelle recourt la recluse est celle de l'Aigle, pour signifier que la Vierge au plus près de Dieu porte en elle le souci universel de l'Église qui tourne vers elle son regard :

> Et malgré qu'Elle demeure dans la haute fruition et contemplation de l'être divin, Elle n'oublie pas cependant notre misère et nos besoins. Ses regards, tout de bonté, de compassion, de tendresse et de maternelle affection, sont pour ainsi dire tournés sans cesse vers nous, pour assister, secourir, consoler dans le péril, tant physique que spirituel, tous ceux qui l'implorent avec confiance. Il en va de même pour l'aigle : malgré la hauteur de son vol et tandis que son regard fixe le soleil, il n'oublie cependant pas ses petits. À tout moment ses yeux se tournent vivement vers eux, cherchant à connaître s'il ne leur manque rien ou si, d'un point quelconque de l'horizon, il n'arrive pas un rapace qui pourrait leur faire du mal. Et c'est pour cela que nous sommes tous tellement tenus de servir cette tout aimable Mère, de l'honorer et de l'aimer de toute la tendresse d'un filial amour[33].

Qu'il n'y ait aucune grâce qui échappe à l'empire de l'aimable Mère, dans son rôle médiateur, est une conviction existentielle pour la recluse flamande. La vie de son âme est marquée par

> un influx perceptible de grâces opérantes, prévenantes, fortifiantes, excitantes et sollicitantes, de grâces qui accompagnent, suivent ou continuent, et qui permettent de persévérer dans cette vie en Dieu avec plus de force, de constance de pureté, etc[34].

Nulle mention ici des grâces sacramentelles auxquelles la mystique ne fait pas allusion. Est-ce à dire que Maria n'a en vue que les grâces actuelles ? En réalité, si la médiation de la Vierge est vraiment universelle, ce sont les grâces actuelles comme les

grâces sacramentelles qui sont suspendues à l'influx salvifique de la Mère de Dieu. D'ailleurs l'expérience mystique de la recluse le démontre indirectement. M. de Sainte-Thérèse mesure en son âme l'étendue du pouvoir de la Vierge dans l'ordre surnaturel : grâce sanctifiante, dons, vertus, grâces actuelles, biens temporels, tous ces dons sont en elle le fruit de l'activité mystérieuse de Marie.

Concluons ce point. L'universelle médiation de Marie ressort de l'expérience singulière de Maria Petÿt. Elle fait aussi l'objet d'un enseignement formel qui illustre cette vérité profonde que *toute l'Église* vit sous l'influx maternel de la Vierge. Le témoignage de la vie mariale chez tous nos mystiques est unanime. On chercherait en vain une divergence sur ce point fondamental avec Grignion de Montfort. Reste à approfondir au plan spéculatif les raisons qui fondent l'extension universelle de la médiation mariale à l'école de nos mystiques, qui déjà orientent la synthèse dans une direction nettement ecclésiologique.

III. UNE MÉDIATION MATERNELLE

Le point de vue collectif et multitudinaire qui prévaut dans l'expérience mariforme pour qualifier la médiation mariale, identifié à l'Église, présente le danger de déformer la perspective. Elle risque de diluer le mystère personnel de Marie médiatrice. Dira-t-on, parce que la médiation de Marie est identifiée à celle de l'Église, au-delà de l'espace et du temps, qu'elle en devient générale et abstraite ? Certes non. La vie mariforme que vient appuyer la théologie de Michel de Saint-Augustin ou Grignion de Montfort est là pour nous en dissuader.

Marie est Mère

Le cas exemplaire de Maria Petÿt en effet dévoile à nos yeux le

tour très personnel que prend l'activité médiatrice de la Vierge dans la vie de l'Église. Marie prend soin de tous, sa sollicitude maternelle se termine à chaque personne. Marie est moins la mère de l'humanité, c'est-à-dire des hommes en général, que la mère de chaque homme en particulier, selon une influence maternelle qui semble immédiate et directe depuis le début de leur naissance surnaturelle jusqu'à la consommation dans la gloire. C'est la façon dont Maria perçoit les choses. Elle voit en Marie une guide, une maîtresse, une « manuductrice », une mère qui la conduit en toutes choses comme par la main :

> Le 13 août 1668, […] j'ai cherché refuge auprès de ma très chère Mère. En grande confiance et comme un enfant je lui ai fait mes doléances. Et voici que, tout soudain, je me suis vue comme un enfant que l'aimable Mère tient par la main. Et je fus conduite dans une immense et profonde solitude de l'esprit […][35].

Dans de nombreux passages analogues, elle décrit la manière dont le maternel amour et les faveurs de cette douce mère l'envahissent et l'environnent ; comment elle est instruite et conduite, par mode d'illumination intellectuelle et de motion volitive. Il n'est pas anodin que la présence personnelle de Marie dans la vie et l'âme de Maria Petÿt, se déploie selon une modalité essentiellement maternelle. Cette note est assez typique de la vie mariforme pour que nous la relevions. À vrai dire, on pourrait en dire autant de la vraie dévotion montfortaine. Grignion voit en Marie une « bonne Mère » dont le propre est d'enfanter, nourrir et élever[36]. De tous les spirituels des siècles derniers, il est vraiment celui « qui a le plus contribué à imprimer en nous ce sentiment de notre dépendance envers la Très Sainte Vierge et de sa maternité à notre égard[37]. » Le titre favori que la recluse décerne à la Vierge est celui « d'aimable Mère », quand elle n'emploie pas le superlatif « très aimable », voire l'hyperlatif « souverainement aimable[38] », précisément

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

témoigne en retour paraît aussi plein d'affection. Il en va de même pour mon aimable Mère. Elle semble m'avoir adoptée comme son enfant. Elle m'instruit dans la perfection et la pureté de l'esprit, afin qu'ainsi je devienne plus agréable à Jésus. Elle me conduit à l'amour de Jésus et à son amoureux commerce[81].

Maternité divine et maternité ecclésiale

L'expérience mariforme ne permet pas de séparer en Marie, la Mère du Christ de la Mère des hommes, qui sont nécessairement liées. C'est aussi la vue théologique qu'adoptent nos deux théologiens dans leurs œuvres. En effet, sans être des exposés systématiques et scientifiques de la médiation mariale, le TVM ou le TVD (avec le SM), tentent de mettre en lumière les soubassements doctrinaux de la « vie en Marie ». S'agissant de Grignion de Montfort, les préliminaires dogmatiques du TVD qui marquent la place de Marie par rapport aux mystères de la Trinité et de l'Incarnation, soulignent à quel point la maternité divine joue un rôle principiel dans sa mariologie[82]. En cela Grignion de Montfort est

héritier non seulement du caractère christocentrique du message bérullien, mais aussi de sa dimension mystique de communion aimante au Mystère de l'incarnation et de son caractère profondément marial[83].

Il faut souligner ce point important si l'on veut correctement interpréter ce que Grignion de Montfort développe à propos de Marie médiatrice de la grâce[84], mais aussi Michel de Saint-Augustin. Car ils partagent l'un et l'autre la même conviction : la maternité divine est la source de la médiation mariale, et la plénitude de grâce son constitutif formel. Citons ici en parallèle les deux textes fondateurs de nos auteurs sur la question, en commençant par l'auteur du *Traité sur la Vie mariforme* :

Il sera bon de comprendre pour quelle raison cette Mère Aimable est plus unie à Dieu, plus irradiée de la divine Essence, et pourquoi elle participe plus aux perfections et attributs divins que tout autre, même les plus grands saints, ou les esprits angéliques. C'est qu'elle fut r*endue*

digne par Dieu de recevoir en son sein virginal le Verbe éternel du Père ; reposant neuf mois en elle, Il la divinisa en sa nature, son corps et son âme ; Il la déifia, l'envahit ; l'attira si totalement à lui ; s'unit à elle, la transforma et la changea en lui d'une façon telle, grâce au lien indissoluble de l'amour unitif et réciproque – de lui à elle, et d'elle à lui – que l'âme dévote, parce que Marie est une avec Dieu et en Dieu, peut parfaitement la prendre comme objet de sa contemplation amoureuse, de son amour unitif, et de sa tranquille fruition ; et en ce sens elle vit marialement, en Marie et pour Marie, et divinement, en Dieu et pour Dieu. À cette vie, l'âme pieuse est irrésistiblement entraînée et encouragée, quand Dieu daigne l'éclairer de certaines lumières ; de là vient que l'œil de la foi soudain illuminé voit en quelque sorte et reconnaît l'excellence, l'élévation ineffable, la puissance, l'autorité par lesquelles Dieu a honoré sa Mère et constituée dispensatrice de toutes ses grâces, dons divins et miséricordes. Parce qu'elle était sa Mère il l'a revêtue en outre de ses perfections divines, et l'a unie si étroitement à son Essence, que Marie apparaît comme une avec Dieu aux yeux de l'âme qui l'aime. Toutes ces perfections lui étaient dues pour qu'il y eût une proportion entre la Mère et le Fils. C'est pourquoi, l'âme pieuse ne prétend pas que chez la Mère Aimable, on ne trouve qu'une simple union avec l'Essence divine, comme c'est le cas chez les autres saints ; elle sait au contraire, grâce à la lumière intérieure envoyée par Dieu, que l'Aimable Mère ne fait qu'un avec Dieu, selon un mode ineffable ; qu'elle est toute déifiée, si bien qu'en un certain sens elle peut être appelée « déesse », et qu'elle l'est, dans la mesure où elle est par grâce ce que Dieu est par nature[85].

La pensée de Michel de Saint-Augustin ne manque pas d'audace. Toutes les perfections de Marie, y compris sa médiation maternelle par rapport à l'Église s'originent dans le fait qu'elle est Mère du Verbe. Il explique que « l'excellence, l'élévation ineffable, la puissance, l'autorité par lesquelles Dieu a honoré sa Mère et constituée dispensatrice de toutes ses grâces, dons divins et miséricordes » viennent de ce que Marie est Mère de Dieu, qu'elle « unie si étroitement à son Essence, que Marie apparaît comme une avec Dieu ». Ainsi l'existence, l'étendue et le pouvoir de la médiation de Marie sont suspendus à la plénitude de grâce qui lui vient de son élévation à l'ordre

hypostatique par la maternité divine.

Montfort de son côté explicite le lien logique entre maternité divine et maternité ecclésiale. Il désigne expressément la maternité divine comme le fondement du régime de médiation sacramentelle (sacré) et théologale (sainteté) de l'Église et de la Vierge Marie :

> Ils auront une très grande dévotion pour le grand mystère de l'Incarnation du Verbe, le 25 de mars, qui est le propre mystère de cette dévotion […]. Le temps ne me permettant pas de m'arrêter ici pour expliquer les excellences et les grandeurs du mystère de Jésus vivant et régnant en Marie, ou de l'Incarnation du Verbe, je me contenterai de dire en trois mots que c'est ici le premier mystère de Jésus-Christ, le plus caché, le plus relevé et le moins connu ; que c'est en ce mystère que Jésus, de concert avec Marie, dans son sein qui est pour cela appelé par les saints la salle des secrets de Dieu, a choisi tous les élus ; que c'est en ce mystère qu'il a opéré tous les mystères de sa vie qui ont suivi, par l'acceptation qu'il en fit : *Jesus ingrediens mundum dicit : Ecce venio ut faciam voluntatem tuam* ; et par conséquent, que ce mystère est un abrégé de tous les mystères, qui renferme la volonté et la grâce de tous ; enfin, que ce mystère est le trône de la miséricorde, de la libéralité et de la gloire de Dieu[86].

Si nous soulignons l'importance de cette vue commune à nos auteurs, c'est parce qu'elle est lourde de conséquences ecclésiologiques dans la manière d'envisager la médiation de Marie. S'il est vrai que Marie coopère à l'œuvre de la rédemption universelle accompli par le Christ, alors elle contribue à rendre tous les membres du Corps Mystique participants de la vie de son Fils[87]. C'est à partir de la maternité divine que rayonne dans le temps et l'espace la médiation propre de Marie, et que s'explique aussi celle de l'Église contenue en Marie comme en sa cause exemplaire. La maternité divine est la *prima ratio theologica* de la maternité ecclésiale.

L'analogie anthropologique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

98 Bossuet J.-B., *Serm*. du 8 déc. 1669.

99 Marie-Eugène de L'enfant-Jésus, *Je veux voir Dieu*, Éditions du Carmel, Toulouse, 2017[9], t° 885.

100 Grignion de Montfort L.-M., TVD, n. 17, dans *Montfort OC*, p. 495.

101 Marie-Eugène de L'Enfant-JÉsus, *Les frères de la B.V.M. Du Mont-Carmel, dans La vie mariale au Carmel*, Editions du Carmel, Tarascon, 1943, p. 37.

102 Grignion de Montfort L.-M., SM, n. 6, dans *Montfort OC*, p. 445.

103 *Ibid*., n. 23, dans *Montfort OC*, p. 452-453.

104 Jean-Paul II, « Allocution aux cardinaux et aux prélats de la Curie romaine (22 déc. 1987), dans AAS 80 (1988), p. 1025-1034 ; Balthasar H.-U. (VON), « Das marianische Prinzip », dans *Klarstellungen zur Prüfung der Geister*, Herder, Freiburg-Basel-Wien, 1972, p. 65-72.

LES MODALITÉS DE L'INFLUENCE MARIALE DANS LA VIE DE MARIA PETŸT

INTRODUCTION

La vie mariforme ne nous renseigne pas seulement sur l'existence de la maternité de grâce de la Vierge ou sur ses caractéristiques essentielles : son universalité, sa qualification ecclésiale ou son identité maternelle, mais encore sur son mode d'influence. C'est là une question plus difficile à démêler. Si le fait même de l'influence de Marie dans la vie des âmes et de l'Église n'est pas douteuse, ni du point de vue doctrinal, ni du point de vue expérimental, le mode précis de son influence reste mystérieux et constitue encore aujourd'hui un chantier théologique.

À ce propos, soulignons l'intérêt de l'expérience de Maria, qui est vraiment « une lampe sur les pas[1] » du théologien. Rares sont en effet les témoins de cette vie unitive « en Marie et en Dieu ». Les confidences de Maria Petÿt n'en sont que plus précieuses : elles nous donnent à voir, toucher presque, la manière dont Marie coopère à la sanctification des âmes et de l'Église. Or ce que nous apprenons à l'école de notre mystique et de nos deux théologiens, c'est que du point de vue de l'efficience, Marie exerce sur les âmes une double médiation : objective et subjective.

D'une part, Marie, comme objet de contemplation, médiatise la transformation unitive qui s'opère par elle, à la manière de l'humanité du Christ qui est donnée aussi à contempler à la recluse, ou encore la gloire de saint Joseph. Il s'agit ici d'une influence objective de la Vierge dans l'âme de Maria Petÿt. D'autre part, la Vierge semble agir dans le processus de l'union

transformante, non plus en tant que contemplée dans le miroir de l'essence divine, mais comme agent de sanctification contribuant au processus de la divinisation de l'âme et à son union à la Déité. Là on a affaire à une influence subjective de la Vierge en l'âme de Maria Petÿt. Ces deux médiations qui se dégagent de la vie mariforme déterminent deux modes d'influence généraux, à l'origine des grandes divisions de ce chapitre.

On peut discuter le choix que nous avons fait d'évaluer le mode d'influence de la Vierge dans l'Église, auprès de ses membres, par le recours aux quatre causes aristotéliciennes. Le procédé présente un double avantage. D'une part, il permet de quadriller, dans un souci d'exhaustivité, le champ diffus et complexe de l'influence salvifique de la Vierge. D'autre part, il nous assure d'atteindre, autant que possible, la vérité de la médiation mariale, en évitant d'en rester à un plan purement symbolique. Car notre horizon est métaphysique. Il s'agit d'expliquer par les causes, non de décrire par les effets. Ce qui importe au théologien, à genoux certes devant le mystère, c'est bien l'intelligence de la foi.

Dès lors, voici le cheminement qu'empruntera notre raisonnement. Dans les deux premières sections qui relèvent de l'influence objective de Marie sur la vie de l'Église, nous tenterons de voir comment la Vierge médiatrice déploie son influence non seulement sur le registre de la causalité formelle – soit extrinsèque, c'est-à-dire l'exemplarité, soit intrinsèque, en un sens analogique qu'il nous faudra préciser (section I) ; mais aussi sur le registre de la causalité finale, en vertu de la sainteté plénière qui caractérise la Vierge (section II) ; les troisième et quatrième sections consacrées au registre de la causalité efficiente – relevant de l'influence subjective de la Vierge –

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mariforme, la plus évidente aussi et la plus universelle. Cette première efficience, la Vierge la partage avec les anges ou saint Joseph. Citons au moins ce passage :

> En la fête de mon glorieux père s. Joseph, de l'an 1670, j'eus une sévère et rude réprimande de la part de ce cher Père, parce que, à de nombreuses reprises, sans le vouloir vraiment, je contrevins à mon devoir. Il m'enjoignit de me corriger, qu'autrement il m'en coûterait ; qu'il ne convenait nullement que je m'ouvrisse à sœur Thérèse, ni à personne d'autre, des grâces exceptionnelles octroyées par Dieu, ou des œuvres qu'il avait faites en moi ou par moi[35].

En suivant saint Thomas, on peut dire que cette causalité se décline par mode d'enseignement, d'exhortation et de prière : *suadens*, *consilians* ou *orans*[36]. Ces grandes catégories trouvent justement dans la vie de Maria des points d'application privilégiés.

Marie enseigne

La Vierge Marie est dans la vie de Marie de Sainte-Thérèse l'éducatrice par excellence. C'est une des prérogatives de la Mère aimable médiatrice d'union divine. Ainsi la Vierge lui

> apprend […] d'une manière très précise comment [elle] doit [se] comporter en la présence de Dieu et que, dans la possession et la jouissance de Dieu seul, [elle] ne [peut] introduire aucun intermédiaire, c'est-à-dire ne rien tolérer dans [son] intérieur qui ne soit pas purement de Dieu ou d'Elle-même[37].

Marie de Sainte-Thérèse insiste particulièrement sur la pureté intérieure que Marie ou saint Joseph lui enseignent :

> Que de vérités ne m'inculquent-ils pas ! Ils m'enseignent dans les vertus parfaites ! Comme ils m'ont bien appris à tendre vers une pureté extérieure, et une simplicité d'esprit ; ils m'enseignent aussi une pureté intérieure, et une joie en Dieu et l'unification de mon esprit en lui ; ils m'apprennent encore une simplicité, et une mort spirituelle que j'ai retenue et mise en pratique. Quant à l'esprit d'indifférence, la pauvreté en esprit, la soumission à Dieu, et l'humilité encore et toujours, la sainte liberté de l'Esprit, la sainte haine de soi-même, etc., tout cela je l'ai

expérimenté, entendu et pratiqué comme jamais auparavant et selon un degré de perfection bien plus haut. De sorte que, selon toute apparence et d'après mon expérience, c'est depuis le temps où mon aimable père s. Joseph m'adopta comme sa fille, que mon âme fut transformée et que ma vie spirituelle commença vraiment[38].

La Vierge use habituellement de locutions intérieures pour instruire la mystique. Elle écrit par exemple :

> Elle semble m'avoir adoptée comme son enfant. Elle m'instruit dans la perfection et la pureté de l'esprit, afin qu'ainsi je devienne plus agréable à Jésus. Elle me conduit à l'amour de Jésus et à son amoureux commerce[39].

Dans un autre passage, elle témoigne encore :

> [Marie] m'apprend ici d'une manière très précise comment je me dois comporter en la présence de Dieu et que, dans la possession et la jouissance de Dieu seul, je ne puis introduire aucun intermédiaire, c'est-à-dire ne rien tolérer dans mon intérieur qui ne soit pas purement de Dieu ou d'Elle-même[40].

Dans le TVD, Grignion de Montfort prend prétexte de l'épisode biblique entre Rebecca et son fils Jacob pour détailler, dans une lecture typologique, tout le bien que Marie fait à ses enfants dans l'ordre de la grâce. Il prend soin de noter ce qui relève de l'influence morale de la Vierge. Le texte mérite d'être cité *in extenso* car il recèle une précision théologique d'une grande fécondité.

> Elle leur donne de bons conseils, comme Rébecca à Jacob : […] Et, entre autres conseils, elle leur inspire de lui apporter deux chevreaux, c'est-à-dire leur corps et leur âme, de les lui consacrer pour en faire un ragoût qui soit agréable à Dieu, et de faire tout ce que Jésus-Christ, son Fils, a enseigné par ses paroles et ses exemples. Si ce n'est pas par elle-même qu'elle leur donne ces conseils, c'est par le ministère des anges, qui n'ont pas de plus grand honneur et plaisir que d'obéir à quelqu'un de ses commandements pour descendre sur terre et secourir quelqu'un de ses serviteurs. Le troisième bien que la Sainte Vierge fait à ses fidèles serviteurs, c'est qu'elle les conduit et dirige selon la volonté de son Fils. Rébecca conduisait son petit Jacob et lui donnait de temps en temps de bons avis, soit pour attirer sur lui la bénédiction de son père, soit pour

éviter la haine et la persécution de son frère Esaü. Marie, qui est l'étoile de la mer, conduit tous ses fidèles serviteurs à bon port ; elle leur montre les chemins de la vie éternelle ; elle leur fait éviter les pas dangereux ; elle les conduit par la main dans les sentiers de la justice ; elle les soutient quand ils sont près de tomber ; elle les relève quand ils sont tombés ; elle les reprend, en mère charitable, quand ils manquent ; et quelquefois même, elle les châtie amoureusement. Un enfant obéissant à Marie, sa mère nourrice et sa directrice éclairée, peut-il s'égarer dans les chemins de l'éternité[41] ?

Dans ce texte fondamental, Grignion montre comment, telle une mère attentive, Marie « inspire » les âmes de s'offrir à Dieu ; comment elle les « conseille » ; comment « elle les conduit et dirige », comment elle leur « montre les chemins de la vie éternelle », « leur fait éviter les pas dangereux », comment « elle les soutient », comment « elle les relève » ou encore « les reprend, en mère charitable, quand ils manquent » ; comment enfin elle « les châtie amoureusement. » Au milieu de cette énumération de tout ce que Marie fait pour ses enfants, selon une efficience directe et immédiate sur les âmes, Grignion note que Marie s'adjoint le ministère angélique pour honorer sa mission d'éducatrice :

Si ce n'est pas par elle-même qu'elle leur donne ces conseils, c'est par le ministère des anges, qui n'ont pas de plus grand honneur et plaisir que d'obéir à quelqu'un de ses commandements pour descendre sur terre et secourir quelqu'un de ses serviteurs.

L'annotation est précieuse, car elle indique probablement la manière dont la Vierge exerce ordinairement son influence morale sur les âmes, moyennant l'illumination angélique. Ainsi, ce que Marie de Sainte-Thérèse ou d'autres mystiques expérimentent à découvert et immédiatement, en des visions et locutions de la Vierge elle-même, la plupart des chrétiens le vivent dans la foi, dans l'intimité de l'âme grâce au ministère angélique impéré par Marie à qui ils obéissent comme à leur Reine. Ce qui expliquerait que Marie enseigne précisément dans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

travaillée par un bon esprit ; ce qui donne en mon âme une très grande et profonde paix[78].

Marie, instrument de la grâce

Dans cette expérience contemplative, l'influence morale de la Vierge est comme revêtue d'une efficacité supérieure *ex opere operato*. C'est comme si la Vierge agissait non pas en vertu de sa propre puissance, mais en vertu de celle de Dieu (du « bon Esprit ») qui use de sa simple présence, de sa prière ou de sa parole comme d'un instrument pour causer la grâce. Cela vaut tout particulièrement dans les cas d'illuminations que nous rapporte la mystique : les visions imaginatives ou intellectuelles suggèrent une efficience soit explicite soit implicite de la Vierge qui cause instrumentalement l'illumination de l'intelligence de la mystique ou l'embrasement de sa volonté. Parmi ces textes, il faut citer le suivant qui montre comment Marie est « agie » par Dieu pour causer la grâce :

> Je me trouve de même entièrement placée sous l'autorité de cette très douce Mère, qui me conduit et me dirige ; ayant mon regard sans cesse fixé sur Elle afin de faire en toutes choses ce qui lui plaît le plus et ce qu'Elle veut. Et Elle daigne aussi me montrer clairement, me faire comprendre et connaître ce qu'Elle désire en telle ou telle circonstance, qu'il s'agisse de faire une chose ou de ne pas la faire. Il me serait pour ainsi dire impossible d'agir autrement, du fait qu'Elle demeure presque sans interruption en face de mon âme, m'attirant de si aimable et maternelle façon, me souriant me stimulant, me conduisant et m'instruisant dans le chemin de l'esprit et dans la pratique de la perfection des vertus. De la sorte je ne perds plus un seul instant le goût de sa présence à côté de celle de Dieu[79].

Dans bien des textes, cette influence immédiate est dûment caractérisée. Sans que l'expression de « causalité physique instrumentale » n'apparaisse comme tel, de nombreux indices que le théologien peut repérer dans la vie de Maria Petÿt – et qui font presque une preuve – militent en ce sens. Il faut de nouveau

citer ce passage si éloquent de la *Vita* qui montre comment Marie semble, aux yeux de la mystique, agir en son âme pour y enfanter la vie divine ; et, qui plus est comme indépendamment de Dieu, alors qu'en réalité Marie agit, comme la recluse prend soin de le préciser, sous l'influx d'une cause supérieure qui est Dieu lui-même. Nous avons déjà abondamment cité ce passage :

> D'une manière très évidente et dont je me rends bien compte, elle produit et enfante la vie de l'âme en Dieu, ou vie divine, et cela par un influx perceptible de grâces […]. Cet influx de grâces donnant la vie, a l'air d'émaner si immédiatement, absolument et uniquement de son aimable main, de son cœur de Mère, et nous être donné par Elle indépendamment et sans la collaboration de Dieu (quoique sous sa dépendance, en réalité, et avec sa collaboration), que Marie nous semble agir comme si Elle était la maîtresse absolue des divins trésors, d'où Elle soustrait tout ce qu'il Lui plaît afin d'en orner nos âmes et de les rendre agréables au regard de Dieu[80].

Le théologien ne peut expliquer ce fait mystique qu'en recourant à la causalité instrumentale, semble-t-il. Dieu se subordonne la médiation instrumentale de Marie pour produire la grâce dans les âmes. Que Marie soit « la vie de son âme », ou même « l'âme de son âme », qu'elle « produise et enfante la vie de l'âme en Dieu, ou vie divine » […] « par un influx de grâces », tout cela renvoie à un mode d'influence difficilement explicable sinon par efficience physique. Ces textes font corps avec toute une expérience spirituelle de l'Église dont la signification générale est claire : Marie agit elle-même dans la vie des âmes, et les grâces « proviennent » d'elle. On peut le constater encore dans ce passage :

> Tout récemment, j'étais dans une grande peine, du fait de l'inconséquence de quelques-uns qui portèrent à la connaissance de quelques autres les grâces dont j'avais été gratifiée par Dieu. Or je m'inquiétais exagérément que les hommes aient bonne opinion de moi, et donc que Satan ne prisse occasion de me tenter à quelque vaine complaisance ; mais sur ce point, comme sur d'autres encore, l'aimable

Mère me réconforta : elle me fit comprendre que l'affliction que j'éprouvais en cette épreuve était à mon honneur ; que l'horreur et le déplaisir que j'en concevais lui était agréable ; *que cette grâce provenait d'elle*, pour la sauvegarde de mon humilité[81].

D'autres passages semblent induire un tel type de causalité pour saint Joseph lui-même comme dans ces deux occurrences :

Cinq ou six jours auparavant, je perçus dans l'esprit qu'*une nouvelle grâce venant de s. Joseph se préparait pour moi.* Intérieurement je fus avertie *de m'y disposer* par une grande pureté de cœur, et un amour très pur de Dieu. J'étais du reste, en ces jours-là précisément attirée à Dieu de manière singulière, enflammée de l'amour divin, et en même temps abîmée en l'humilité[82].

Voilà déjà cinq ou six jours que je suis mue intérieurement à me préparer à la fête de mon aimable Père s. Joseph parce qu'il me réserve une grâce nouvelle[83].

Au mois de mai 1670, après cinq ou six jours de grande déréliction intérieure, d'affliction et de vide spirituel, comme je passais devant une image de s. Joseph, mon Père aimable et que je levais mon regard vers lui comme un enfant démuni, je lui confiais l'état misérable de mon âme comme à un père très cher, et à un guide spirituel. Voici qu'aussitôt toute ténèbre intérieure quitta mon esprit, et mon âme s'en fut au large, enveloppée d'une lumière, dans une intériorité et une paix profonde. Alors, l'esprit de mon aimable Père me parut présent, me manifestant tendresse et affection[84].

Dans bien d'autres passages plus significatifs encore, Maria se fait l'écho de cette influence directe de la Vierge, précisément de son esprit qui dirige, conduit, illumine, fortifie l'âme et la ravit aussi, l'emporte, l'élève au-dessus d'elle-même jusqu'à Dieu. La mystique elle-même est dépassée par la puissance de l'expérience qui confère tant de pouvoir à la Vierge[85]. Elle va jusqu'à écrire que « l'esprit de Marie semble aujourd'hui vivre en [elle], commander aux mouvements des puissances de [son] âme, les mouvoir et les pousser soit à l'acte, soit au non-acte ».

Je dois encore parler ici d'une chose admirable que je ressens et expérimente touchant cette vie en Marie et en Dieu. Je ne sais pas

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cœur du mystère de la médiation mariale en acte d'exercice, nous parvenons à nous former une idée plus juste et plus large de la manière dont Marie influe la vie de l'Église et des âmes. Bien que plus difficile à saisir, cet aspect de la maternité spirituelle de la Vierge – son mode d'agir – se laisse toutefois appréhender. Il dévoile une large gamme d'influences dans l'ordre surnaturel, dont il faudra mesurer les conséquences pour le mystère de l'Église.

La médiation mariale se déploie, premièrement, sur le registre de la *causalité exemplaire*, au sens où la Vierge est le modèle ou le type de l'Église, admis généralement par la tradition de l'Église. La Vierge, en se donnant à contempler en visions imaginatives ou intellectuelles, est pour la mystique un modèle de vie vertueuse. Marie l'entraîne à une vie d'union par imitation, dont on a peine à dire, du reste, si elle précède ou suit la vie d'union, puisque l'une et l'autre grandissent de concert. Plus Maria imite la Vierge, plus elle vit en union avec elle, et plus elle vit unie à Marie, plus elle se conforme aussi à son mystère. On voit comment Marie se situe ici comme objet de contemplation informant la vie intérieure de Maria Petÿt pour l'acheminer à l'union au Christ. C'est moyennant cette médiation objective de la Vierge toute entière subordonnée et intégrée à celle du Christ que Maria parvient au sommet de la contemplation du mystère trinitaire. Ainsi la vie mariforme trouve sa première signification dans cette conformation de l'âme à Marie selon le registre de l'exemplarité. Cela consiste pour l'âme à reproduire en elle les traits intérieurs et spirituels de la Vierge, ses vertus morales et théologales, sa charité surtout, qui est union sponsale au Christ.

Deuxièmement, Marie exerce une influence sur l'âme de Marie de Sainte-Thérèse par mode de *causalité formelle intrinsèque*,

en un sens analogique. C'est par union d'amour que la recluse est transformée en Marie en laquelle elle se fond et s'identifie. Plus largement, c'est l'Église même qui en filigrane du mystère de la Vierge s'imprime dans le cœur de la recluse. De sorte que par le jeu des transparences, les mystères de l'Église et de la Vierge se fondent en un seul. Marie apparaît comme la forme modalisante de l'Église (*quasi forma ecclesiæ*). On touche ici aux profondeurs non seulement du mystère de l'Église mais aussi de la grâce qui revêtent une modalité mariale.

Troisièmement, la vie mariforme révèle comment la Vierge exerce aussi, sur l'âme de Maria et par extension sur toute l'Église, une *causalité finale prochaine* ou immanente, dans l'ordre de la sainteté. En Maria Petÿt, la Vierge manifeste sa maternité spirituelle, en tant qu'elle assume la personnalité mystique de l'Église-Épouse par la fécondité de sa sainteté personnelle. En ce sens la Vierge attire à elle toute l'Église qui s'achève en elle comme dans son archétype théologal.

Quatrièmement, dans le registre de la causalité efficiente, le théologien peut attribuer à la Vierge une efficience morale, dans la mesure où il appartient en effet à Marie, dans la communion des saints, d'influer par mode de conseil, de persuasion et de prière. On peut ainsi attribuer à la Vierge une influence physique instrumentale dispositive, d'après le témoignage de la vie mariforme qui s'accorde avec l'Écriture et la Tradition. À bien interpréter les textes mariformes, et l'enseignement de Montfort qui pourraient faire illusion, la manière dont la Vierge agit postule une véritable efficience qui se déploie dans la ligne décisive du mérite et de la sainteté.

En résumé disons ceci : l'expérience mariale de Marie de Sainte-Thérèse, et l'enseignement de nos deux théologiens, Louis-Marie Grignion de Montfort et Michel de Saint-Augustin,

manifestent une véritable efficience de Marie dans l'ordre de la grâce : d'abord, à titre objectif, dans les profondeurs de l'Église, par mode de causalité formelle et finale ; ensuite, à titre subjectif, par mode de causalité morale (intercession et d'exhortation) ; enfin par mode de causalité efficiente instrumentale fondée sur le mérite et la charité de Marie. C'est sans regret que le théologien doit se résoudre à ne pouvoir affirmer davantage avec les mystiques. Le recours à l'instrumentalité perfective, pour séduisante qu'elle est, ne grandit pas Marie. Il la diminuerait au contraire en neutralisant en elle ce qui constitue sa force et sa singularité unique dans l'Église : Marie n'a que sa sainteté à faire valoir. Ainsi la plénitude de grâce, qui en elle découle de sa maternité divine, fonde sa maternité spirituelle universelle à l'égard des baptisés qui rayonne tout particulièrement chez les saints, au cœur même de leur expérience mystique pour les unir à Dieu :

> Pour la vie mystique, ceci signifiera que Marie, par la contemplation de l'humanité de Jésus, nous dirigera vers l'expérience de sa divinité, et par là vers la Trinité Sainte, où se consomme la mystique la plus élevée[115].

L'exemple de Maria Petÿt en est l'illustration parfaite[116].

---

1 Ps 119, 105.

2 Van Den Bossche L., *op. cit.*, p. 68-70, cité dans M. de Saint-Augustin, VMST, ch. 471.

3 Grignion de Montfort L.-M., TVD, n. 108, dans *Montfort OC*, p. 554-555. Voir aussi *Ibid.*, n. 200, dans *Montfort OC*, p. 618-619.

4 *Ibid.*, SM, n. 43, dans *Montfort OC*, p. 462.

5 *Ibid.*, n. 45, dans *Montfort OC*, p. 464. Voir aussi : TVD, n. 260, p. 661.

6 Hupperts J.-M., s.m.m., art. « La vie mariale d'après s. Louis-Marie de Montfort », dans ASC VIII, 1953, p. 234.

7 M. de Saint-Augustin, TVM, ch. 1.

8 *Id.*, VMST, ch. 472.

9 *Ibid*.

10 *Voir Ibid.*, ch. 440.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

double intérêt : d'une part, elle précise et complète avantageusement les contours de l'expérience mariale que nous livre la version flamande ; d'autre part, elle pourrait être la matrice de la translation néerlandaise.

À notre connaissance, il n'existe à ce jour aucune édition critique de *La Vie de Maria Petÿt*, ni en sa version flamande ni en sa version latine. Pour l'édition latine, V. Hoppenbrouwers a édité quelques fragments de la *Vita* (cf. HOPPENBROuwERS V., art. « unio mystica cum Maria », dans *Deuotio mariana in ordine fratrum b.m.v. de Monte Carmelo*, *Collationes mariales instituti carmelitani* 1, Institutum Carmelitanum, Roma, 1960, p. 403-419). La même version latine est reproduite par S. POSSANZINI, qui suit servilement V. HOPPENBROuwERS, dans POSSANZINI S., *La dottrina e la mistica mariana del venerabile Michele di Sant'agostino*, Carmelitana, CMIC 2, Edizioni carmelitane, Roma, 1998, p. 191-206. Quant à l'édition néerlandaise, on en trouve des passages dans divers ouvrages portant sur la spiritualité de la mystique flamande, en particulier dans VAN DEN BOSSCHE L., « De la vie marieforme au mariage mystique » dans EC 16 (1931 /2), p. 238250 ; 17 (1932 /1), p. 279-294.

La Vie de Maria Petÿt n'a été publiée et traduite que partiellement en langue vernaculaire (néerlandais, espagnol, portugais, italien, allemand, anglais et français). On trouve, à ce jour, deux traductions françaises fragmentaires, faites à partir du texte flamand : d'une part, dans la revue VS & VSS entre février 1928 et octobre 1936 (voir en bibliographie, section vie mariforme) ; et d'autre part, dans la coll. « Les cahiers de la Vierge » par VAN DEN BOSSCHE L., *L'union mystique à Marie par Marie de Sainte-Thérèse*, CV 16, Cerf-Juvisy, 1936. Cette édition en français à partir de la version néerlandaise de

La Vie a l'avantage de remettre un ordre chronologique dans les textes autobiographiques de Maria Petÿt remaniés par Michel de Saint-Augustin. Nous la citerons en note (par incrémentation) pour rendre compte des variantes néerlandaises, dans notre traduction française. Il faut signaler enfin une traduction antérieure du même auteur publiée dans les EC en 1931 : cf. VAN DEN BOSSCHE L., « De la vie marieforme au mariage mystique » dans EC 16 (1931/2), p. 236250 ; 17 (1932/1), p. 279-294.

Quant à nous, nous proposons dans cette édition une traduction française sur la base du texte latin que nous publierons, de manière critique, dans un ouvrage ultérieur.

VIE DE LA VÉNÉRABLE MÈRE MARIE DE SAINTE-THÉRÈSE

tertiaire de l'ordre de la Bienheureuse Vierge Marie du Mont Carmel, décédée à Maline aux calendes de novembre en l'année 1677. Écrite par elle-même, par obéissance et sous l'inspiration de Dieu ; complétée, à partir de ses écrits rassemblés et colligés par les soins du Rév. Père Michel de Saint-Augustin, provincial du même ordre de la province de Flandre & Belgique, et Père spirituel de la Vénérable Mère pendant 31 ans.

REMARQUES SUR CE QUI VA SUIVRE CONCERNANT LA DÉVOTION SINGULIÈRE, LE SENTIMENT ET L'AMOUR FILIAL DE NOTRE VÉNÉRABLE MÈRE ENVERS L'AIMABLE MÈRE, ET ENVERS S. JOSEPH ; DES GRÂCES ÉMINENTES, PRIVILÈGES ET DONS D'AMOUR QUI LUI SONT ACCORDÉS ET OFFERTS.

J'ai déjà abondamment parlé de la relation familière de notre vénérable Mère, de son union spirituelle avec Jésus, mais aussi

de sa confiance sponsale, et de son intimité avec lui qui la caractérise. Nous avons évoqué les fruits de cette union spirituelle, son esprit d'amour et de prière, son zèle pour les âmes, vivants et défunts, et comment ce zèle des âmes lui permit de vivre avec les anges, dont elle devint l'ambassadrice et la servante ; enfin de quelle manière aussi elle se dépensa avec zèle en faveur des âmes du purgatoire. Désormais il est temps d'évoquer sa dévotion singulière et son amour filial envers la s. Mère de Dieu et s. Joseph, et la bienveillance et bienfaisance de ces derniers à son égard. Comment s'étonner du reste de la complicité de la vénérable Maria Petÿt avec l'aimable Mère et s. Joseph ? Ne fut-elle pas liée, par un concours admirable, à leur Fils premier-né, en des épousailles mystiques dont nous avons précédemment montré l'immense fécondité pour les âmes, qui provient du caractère exceptionnel de cette union en l'Esprit ? Aussi commencerai-je à exposer ces questions, en m'inspirant des écrits qu'elle rédigea par obéissance et motion spéciale de Dieu, et qu'elle me confia. Nous commencerons à partir de l'année où elle se mit à noter par obéissance les divines opérations, illuminations, et grâces divines dont elle fut favorisée, et nous procéderons ainsi jusqu'à la fin de sa vie.

Ch. 428 – COMMENT ELLE HONORE ET PRIE LA DIVE VIERGE ET TIENT EN ESTIME LE SAINT SCAPULAIRE, ETC.

Dieu daigne se révéler à moi très intimement lié, très uni, et même « Un » en et avec toutes créatures, des plus petites aux plus grandes, qu'elles soient modestes ou nobles ; de telle sorte que toute la création, moi y compris, se trouve comme rassemblée en Lui ; mais c'est à peine si je puis expliquer ce que je vois, ressens, goûte et savoure spirituellement. Quant à l'amour et autres opérations, illuminations divines,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

révélation eut lieu subitement et elle fut brève, car cela durait à peine le temps d'un Je vous salue Marie. Mais au sujet de leurs vertus, de leurs mérites et de l'éminence des grâces en laquelle Dieu les avait élevés, l'intelligence reçoit en un instant plus de lumières et d'éclaircissements qu'il ne lui serait possible d'acquérir par d'autres voies après de longues années. Tout ceci augmente singulièrement mon admiration, mon respect, mon amour, ma confiance et ma dévotion envers la très pure Vierge pleine de grâce et envers son cher époux s. Joseph. Cela me stimule fortement à les suivre – de loin et selon mon faible pouvoir – dans la voie de leur extrême pureté intérieure et de leur ardent et perpétuel amour de Dieu. L'aimable Mère non plus ne me disait rien. Elle ne me donnait aucune caresse. Mais son regard était plein d'affection, d'amitié, de bienveillance. J'étais pleinement rassasiée par la simple vue de sa très douce présence en Dieu. Elle était enclose dans le Tout et toute cachée en Lui. Car je la vois toujours dans une telle union[12]. L'aimable Mère m'apparaît dans un vêtement blanc comme la neige, et resplendissant, telle une Vierge très belle, d'une beauté éclatante, jeune, très modeste et remarquable, âgée de 18 ou 20 ans, telle qu'on a l'habitude de la voir représentée en son immaculée conception, sans qu'elle porte l'Enfant-Jésus dans les bras.

Ch. 439 – SAISIE DE CRAINTE FACE À LA MORT ET AU JUGEMENT DE DIEU, ELLE S'EN REMET AU BON PLAISIR DIVIN ; ET AVEC UNE CONFIANCE FILIALE ELLE RECOURT À LA DIVE VIERGE ET À S. JOSEPH, AUX BLESSURES DU CHRIST, ETC.

Pendant un jour et une nuit, je fus en proie à une grande frayeur et terreur de la mort, et des jugements de Dieu, comme si je désespérais du salut de mon âme. C'est qu'en moi s'imprimait

avec vivacité la rigueur des justes jugements de Dieu, qui est un juge implacable, ne laissant rien passer qui ne soit impuni ; je voyais clairement combien est vrai ce que l'on dit, que le juste ne sera que difficilement sauvé, à moins que Dieu ne tempère sa justice par ses miséricordes infinies ! Avec clarté je voyais que toutes nos vertus, nos bonnes œuvres, notre perfection intérieure, l'amour, la pureté apparaissent, au jour du jugement, comme très imparfaites, impures ; et tels des haillons souillés toutes nos justices ; indignes aux yeux de Dieu, et d'autant moins reçues par lui comme méritoires de la vie éternelle. Je voyais bien aussi que les exigences de Dieu sont très différentes de celles des hommes. Je ne trouvais en moi plus aucun appui, j'étais saisie d'une crainte profonde qui me clouait intérieurement et me transperçait comme un glaive d'angoisse et d'anxiété ; épouvantée à l'idée de ma dernière heure, en laquelle je devais me tenir devant le tribunal du Christ. J'en tremblais d'autant plus que tous mes mouvements intérieurs d'affection ou d'illumination étaient vains, et ainsi à l'heure de la mort je me trouvais les mains vides. Ne sachant plus que faire ni vers qui me tourner, je sentais bien en moi quelque inspiration intérieure à me résigner de bon cœur à cette disposition de l'âme, et à m'en remettre totalement au bon plaisir de Dieu pour l'éternité ; c'était pour moi le moyen de me tenir en paix et dans la simplicité de la foi, évitant d'exacerber ma crainte et mes appréhensions entraînée que j'étais par l'affolement de mon imagination ou la suractivité de mon esprit ; au contraire, j'acceptais de me tenir passivement sous l'action divine qui imprimait en moi ces visions. Ainsi faisais-je, et en vertu d'une motion intérieure, je me réfugiai auprès de l'aimable Mère et l'aimable Père, en me tournant vers eux avec confiance, leur demandant de vouloir intercéder pour moi auprès du Bien-Aimé, et ne permettre que je périsse puisque j'étais leur fille à tous

deux ; et, quand bien même j’eus été sur une mauvaise voie, de daigner me conduire sur le droit chemin et le bien. Je mettais du reste mon espérance dans leur protection et j’offrais à Dieu, en satisfaction et suppléance de toutes mes défaillances, les cinq plaies sacrées et les mérites du Christ Jésus. C’était une manière de m’approprier tous ses trésors spirituels, en vue de m’acquitter de mes dettes. Je disais donc en grande confiance : « Dieu et Père, vous nous avez donné votre fils Jésus, et avec lui, toutes ses vertus, son amour et ses mérites, que j’ai faits miens en raison de mon union à Lui ; je me cache dans ses plaies, et me revêts de mon Jésus, pour paraître devant votre divine face, de peur que votre majesté ne me repousse. » De cette manière diminuaient un peu ma crainte et mon anxiété, mais pas totalement, puisque j’avais un œil ouvert sur moi-même, n’étant pas encore délivrée de tout amour-propre ; je fus alors instruite sur la manière dont je devais sortir de mon propre moi, et me dépasser moi-même par un acte d’amour plus pur de Dieu. Je voulais m’y efforcer toute ma vie pour le servir le plus parfaitement possible, en ne me préoccupant que de son amour, puisqu’il est celui qui est : c’est-à-dire le bien suprême, souverainement digne, lui seul, d’être honoré, servi et aimé. Or bien que j’eusse la conviction que Dieu voulait me rejetter, et condamner avec les autres réprouvés aux peines de l’enfer, je m’y résignais alors librement, si cela était son bon plaisir, à cette condition toutefois que je pusse l’aimer, et non le haïr ou blasphémer. Alors fermant les yeux sur mes intérêts propres, et m’abstrayant de toute attente par rapport à la bienheureuse fruition divine, je m’attachai à me tenir dans un certain oubli de toute chose, comme si le ciel n’existât pas, pas plus que l’enfer. Ainsi pourrai-je servir et aimer Dieu d’un amour plus pur, délivré de tout amour-propre, pur pour lui-même et en lui-même : de cette manière cessa toute anxiété, et j’appris par

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

COMME PAR LA MAIN À UNE SOLITUDE INTÉRIEURE OÙ DÉLIVRÉE DE SATAN ELLE EST TRANSFORMÉE EN DIEU.

Le 13 août 1668, il m'est arrivé d'être prise d'une grande crainte d'avoir été, petit à petit, trompée par le démon, de sorte que je me serais trouvée les mains vides à la fin de ma vie. Fort déprimée et l'âme lourde, j'ai cherché refuge auprès de ma très chère Mère. En grande confiance et comme un enfant je lui ai fait mes doléances. Voici que soudainement, je me suis vue comme un enfant que l'aimable Mère tient par la main. Et je fus conduite dans une immense et profonde solitude de l'esprit, où le démon n'a point accès, où il ne peut m'atteindre pour me tourmenter, me troubler, ou m'opprimer. Lorsque je fus établie là, l'aimable Mère disparut. Mais j'y demeurai, très consolée et fortifiée, dans l'entière certitude que ceci n'était pas une illusion : je serais prête à mourir pour attester la véracité de ce fait. En un seul instant je me suis sentie tellement fortifiée et pleine de courage, que j'eusse affronté tous les diables de l'enfer. Je ne redoutais plus les malices, les pièges, les violences qu'ils peuvent faire à une âme, et je n'y attachais pas plus d'importance qu'à la piqûre d'une mouche. D'un seul coup j'étais arrivée au recueillement en simplicité et silence, suivi d'une ferme adhésion à Dieu, sans intermédiaires. C'était une union de toutes les puissances de l'âme, enflammées du feu de l'amour divin. Par là, mon âme était comme insérée et fondue en Dieu, au point qu'elle n'avait plus conscience d'elle-même et qu'elle était comme absorbée et transformée en son Bien-Aimé[20]. En cette espèce d'amour il n'est plus de mesure qui puisse rendre compte de ce mode d'union et de cette union elle-même : à mon sens il s'agit de ce degré dont parle le divin Bernard quand il dit que « la mesure d'aimer Dieu est de l'aimer sans mesure[21] ».

Ch. 451 – ELLE APPREND INTÉRIEUREMENT À ÊTRE EXAUCÉE PAR LA DIVE VIERGE ; QU'IL LUI EST BON DE RÉCITER L'*AVE MARIS STELLA*, AINSI QUE L'EXPÉRIENCE LE LUI APPRIT.

Le 19 août 1668, étant en prière je voulus demander quelque chose à l'aimable Mère : or je reçus une lumière intérieure qui me fit connaître combien lui est agréable de s'entendre saluer de l'hymne Salut, Étoile de la Mer, en le récitant avec un amour, une dévotion et une confiance sincère. Pour ma part, j'ai pour cette pièce une puissante dévotion, et confiance : souvent j'en attends de grands fruits, comme cette fois où toutes les maisons du voisinage avaient été réquisitionnées comme hôpitaux militaires, en raison du grand nombre de soldats, et du trouble qui s'en était suivi dans la ville[22] : tous nos voisins furent mobilisés et dérangés. Comme nous nous tenions dans l'Église, les officiers ne trouvèrent personne dans la maison ; ils la fouillèrent cependant et rôdèrent autour des habitations voisines. Nous avions été averties et nous attendions à voir les officiers, aussi nos sœurs étaient-elles très soucieuses, et en grande anxiété, préoccupées de ne savoir comment endurer ce drame et les vexations soldatesques. Aussi vinrent-elles me demander d'implorer le secours de la dive Vierge pour qu'elle voulût bien nous préserver de cette épreuve et des violences, de telle sorte que tout se finît bien. Ainsi avec une grande confiance, et un amour filial je m'enflammais devant notre très aimable Mère que je commençais par saluer en récitant le Salut, Étoile de la Mer. Quand j'en vins au verset : « Montre-toi maternelle », et le répétai pour la troisième fois, l'aimable Mère m'assura et me certifia que qu'elle nous préserverait des dangers. Je réconfortais donc les sœurs, et nous demeurâmes en paix, sans que quiconque nous violentât, à notre étonnement. De là j'appris combien l'aimable Mère trouvait ses complaisances et

sa joie dans cette salutation liturgique.

Ch. 452 – AVERTIE QUE L'OFFICIER PENSAIT FAIRE ENVAHIR LA MAISON PAR LES SOLDATS, ET CHERCHANT UNE SOLUTION TOUT HUMAINE, ELLE FUT REPRISE INTÉRIEUREMENT PAR LA VIERGE POUR SON MANQUE DE FOI ; CONFUSE, ELLE S'EN REMIT ALORS TOUT ENTIÈRE À SES SOINS MATERNELS.

Une semaine après ces événements, j'eus vent qu'un officier cherchait à savoir qui nous étions, etc. Il manifestait l'intention de nous s'installer chez nous arguant que la maison était idéale pour l'installation de ses soldats. J'en conçus une crainte pendant un moment, et m'angoissais pour l'avenir, tandis que ma confiance en l'aimable Mère flanchait. Comme je voyais approcher l'inéluctable, je commençai à réfléchir à quelques solutions humaines, en sollicitant l'appui et le secours d'amis qui eussent pu nous tirer d'affaire. Or plus je me confiais en des appuis humains, en mettant en eux ma confiance et mon espoir, plus ma crainte augmentait, et plus aussi la paix intérieure, la confiance et l'affection filiale envers l'aimable Mère perdait sa vigueur. Entre temps j'entendis une locution intérieure, et une parole sur la vanité de ma confiance et mon peu de foi concernant l'assurance et la promesse qui m'avait été faite par l'aimable Mère. Il m'était démontré que malgré la faiblesse de ma confiance je devais persévérer jusqu'à la fin, sans tergiverser, malgré les apparences contraires, etc. ; que le temps était venu de renouveler et d'affermir l'espoir, l'amour et la confiance filiale envers notre très aimable Mère ; que désormais elle m'offrirait son aide maternelle, et que nous sentirions l'appui de sa main secourable, dans la mesure où je ne mettrais pas mon espérance dans le secours des autres, ou dans des appuis purement humains. Confuse au dernier degré, je m'humiliais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

leur manque rien ou si, d'un point quelconque de l'horizon, il n'arrive pas un rapace qui pourrait leur faire du mal. Et c'est pour cela que nous sommes tous tellement tenus de servir cette tout aimable Mère, de l'honorer et de l'aimer de toute la tendresse d'un filial amour[36].

Ch. 462 – COMMENT CES RÉVÉLATIONS SUR LES GRANDEURS DE LA VIERGE ET SON AMOUR POUR NOUS FONT CROÎTRE SON ESTIME POUR MARIE ET LEUR AMOUR MUTUEL. QUE DIEU SE COMPLAÎT PLUS EN MARIE QU'EN TOUS LES SAINTS.

Ces connaissances certaines proposées à mon âme, et d'autres semblables, font croître la très haute admiration, le respect et l'amour envers l'aimable Mère et donnent à ces sentiments plus de stabilité, de simplicité et de pureté. Il semble que notre tendresse ne peut plus être séparée d'Elle. Le cœur est comme blessé d'une flamme amoureuse qui élève l'âme, avec une force unique, jusqu'à la consommation de l'amour. Car chaque aspect nouveau des merveilles que Dieu réalisa en Elle et de l'amour que Dieu lui témoigne attire l'âme dans une profondeur ou vers une attitude d'adoration où elle contemple ces choses le cœur brûlant et où elle demeure comme absorbée, l'esprit se trouvant d'ailleurs incapable de comprendre les merveilles qui sont ici dévoilées. Mais l'amour ne se contente pas de jaillir du plus secret du cœur, il voudrait crier son admiration. Il cherche des noms qui révéleraient la grandeur, la dignité de cette mienne tout aimable Mère, et des paroles capables de la louer, bénir et magnifier. Aussi l'amour prononce-t-il alors de singulières choses pour bénir, louer, exalter Celle qu'il aime tant, pareil à l'amoureux follement épris qui ne sait plus quoi inventer de nouveau pour mieux faire valoir la beauté de celle qu'il aime. Une petite lueur me fut encore donnée, dans laquelle le Bien-

Aimé me fit voir que Dieu trouve plus de satisfaction et se complaît davantage en l'aimable Mère et que, par conséquent, il lui porte un plus grand amour qu'à tous les saints réunis[37].

Ch. 463 – OÙ ELLE APPREND QUE LA VIE MARIALE EN MARIE PEUT SE PRATIQUER AUSSI SIMPLEMENT QUE LA VIE DIVINE EN DIEU SEUL, SANS IMAGINATION, EN SIMPLE AMOUR DE DIEU ET DE MARIE, DE FAÇON TRÈS SPIRITUELLE.

La grâce divine me donne en outre d'expérimenter que cette vie dans, avec, pour et par Marie et simultanément en Dieu, pour, avec et par Lui, peut être pratiquée avec une simplicité, une intériorité, une abstraction d'esprit presque aussi grandes que la vie dans la seule et pure Déité. Si bien qu'à ces moments il ne subsiste dans l'esprit que fort peu de représentations de la personne de Marie, parce que l'âme a su la considérer tellement unie à Dieu et en Dieu. Avec une tranquillité parfaite, une simplicité, une intimité, une tendresse, les trois facultés de mémoire, d'intelligence et de volonté sont occupées en Marie et en Dieu à la fois, au point que mon âme ne peut guère se rendre compte du mode ou de la nature des notions qui la traversent alors. Mais d'une façon confuse, elle connaît cependant et elle sent très bien que la mémoire est occupée du souvenir tout simple de Dieu et de Marie ; que l'intelligence possède une connaissance ou contemplation nue, pure et certaine de Dieu présent et de Marie en Dieu ; et que la volonté, par un très tranquille, intense, doux, tendre et cependant très spirituel amour, adhère à Dieu et à Marie[38]. En effet, les puissances de l'âme, d'une façon éminente et parfaite, n'ayant plus d'autre occupation ni d'autre souci que la pensée, la connaissance et l'amour de Dieu et de Marie, il survient une si intime et ferme adhésion de l'âme entière à Dieu et à Marie que, par un amour

de fusion, ils semblent devenir un seul être tous les trois : Dieu, Marie et l'âme, comme si les trois étaient en un seul fondus, noyés, absorbés et transformés en un seul. Ceci est la fin dernière et suprême où l'âme puisse atteindre dans la pratique de cette vie mariale. Tel est l'unique fruit ou, du moins, le principal effet de cet exercice d'amour. Marie devient un moyen et un lien plus ferme liant et unissant l'âme à Dieu. Ainsi donne-t-Elle à l'âme aimante un aliment et une aide lui permettant d'atteindre avec plus d'assurance et de perfection la vie contemplative, unitive, transformante en Dieu, et d'y demeurer établie, comme je l'ai écrit tout dernièrement à Votre Révérence.

Cette vie mariale en Marie ne plaît pas à la plupart des esprits mystiques et des âmes contemplatives. Ils sont d'un autre sentiment, comme si cette vie en Marie devait être un empêchement à la plus pure union et fruition en Dieu, à la silencieuse prière intérieure, et ainsi de suite. Comme ils entendent la chose et se l'imaginent, elle leur paraît trop grossière, trop matérielle et trop multiple, parce qu'ils ne saisissent pas la manière vraie et simple de la pratiquer tout en esprit. C'est malgré tout l'esprit qui agit et dirige ici, même lorsqu'à cette contemplation, à cet attrait, à cet amour de l'âme, semble se mêler un peu plus l'activité des puissances sensibles. Il n'y a pas dans ce cas le moindre empêchement, ni moyen interposé entre le Bien suprême, entre le pur être de Dieu et l'âme. Il y a là plutôt une aide fournie à l'âme, lui permettant d'arriver plus aisément à Dieu et d'être plus parfaitement établie en Lui ; et cela pour les raisons que je dirai plus loin. < Que ces esprits éminents prennent bien garde à la vie de tant de saints, même de ceux qui eurent une grande excellence dans la vie contemplative et mystique, tels que s. Bernard, s. Bonaventure, s. Thérèse, s. Madeleine de Pazzi et bien d'autres. Ils verront bien que ceux-là aussi furent remarquables par leur dévotion

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

salue, ô Temple de la Très Sainte Trinité ». Tout cela s'opère avec une profonde intelligence du sens et des mystères cachés sous ces paroles ; et cette intelligence cause en nous une merveilleuse satisfaction, un goût et une douce saveur. Réfléchissant à l'incomparable bonté et à la complaisance de cette tout aimable Mère à mon égard, je m'efforce de sombrer dans une profondeur d'humilité et dans la confusion d'avoir reçu de telles grâces et faveurs que jamais je n'ai pu mériter. Et cette considération me jette dans une plus grande admiration, par laquelle se trouvent redoublés mon amour et ma tendresse pour Elle. Le cœur, débordant de reconnaissance, éclate pour ainsi dire et s'écrie : « O ma très chère Mère ; ô ma Colombe ! ô la plus aimable, la plus belle de toutes les femmes ! O vous, la plus excellente de toutes les créatures ! O la plus bienveillante, la plus éminente et la plus puissante auprès de Dieu ! Combien je me réjouis de votre bonheur et de ce que vous soyez Celle que vous êtes. Oh ! que n'ai-je le pouvoir de vous faire aimer de tous les hommes, etc. ! »

Ch. 475 – ON LUI ENSEIGNE UNE NOUVELLE MANIÈRE DE VIVRE EN DIEU ET EN MARIE, SPIRITUELLE ET NON SENSIBLE, SELON LES VERTUS, APPELÉE VIE ESSENTIELLE[47] EN DIEU ET MARIE.

Voici qu'il m'est intérieurement enseigné une autre manière de vivre en Dieu et dans l'aimable Mère, non plus une manière savoureuse, expérimentale, sensible, comme celle dont j'ai parlé, mais bien une vie faite de certitude de foi et de pauvreté d'esprit. Sa grande force et sa constance produisent la perfection des vertus, mais elle n'est plus nourrie ou soutenue par le doux influx des grâces sensibles, du tendre amour, etc. C'est comme s'il m'était dit : « Monte plus haut, mon amie, au-dessus du sentiment, au-dessus de l'expérience et des saveurs ; dépasse

toutes les images ; nage pardessus tout cela afin que, sans le stimulant des grâces sensibles, tu atteignes une vie essentielle en Dieu et dans l'aimable Mère ». Et je crois alors remarquer et découvrir que tout le reste n'était que jeu d'enfant, que mon âme ne daignerait même plus regarder. Car, instruite par cette lumière si spirituelle à distinguer quelle est la meilleure part, l'âme a reçu une telle sagesse qu'elle est devenue comme amoureuse de cette vie pauvre, dépouillée, délaissée, vide de consolations et de secours. Elle se sent à ce point courageuse, généreuse, forte, puissante, qu'elle demanderait volontiers au Bien-Aimé qu'il la prive de toutes douceurs et prévenances, comme un enfant qui aurait le désir d'être sevré du sein maternel pour être nourri d'un aliment plus substantiel. En outre, la suprême indifférence et ma soumission au bon plaisir du Bien-Aimé et de l'aimable Mère me laissent sans volonté comme sans désir. De la sorte je me maintiens plus facilement dans une paix inaltérable et un repos qui me fixe en mon Dieu immuable. Je crois que le Bien-Aimé me donne cette connaissance pour deux raisons : d'abord afin que je ne m'appuie sur rien du tout et que je n'attache plus aucune importance à rien, pas même s'il plaisait à la Bonté divine de me donner deux fois autant de grâces savoureuses et sensibles ; puis, en second lieu afin que je sois maintenue dans un complet détachement et libre de toute subtile attache à quelque mode, manière ou opération ; afin que, sans attacher mon affection à rien et sans être à rien liée, dans une parfaite liberté d'esprit, je sois prête toujours, et docile à tout moment à me porter immédiatement et au moindre signe intérieur à telle ou telle autre chose où l'esprit divin me veut pousser, me laissant conformer à toutes les formes, à tous les modes selon le désir du Bien-Aimé et de l'aimable Mère. Mon intérieur doit être fait pareil à une cire complaisante et malléable pour recevoir les empreintes de divers sceaux, sans opposer la moindre résistance

à ces empreintes, qui sont les opérations de l'Esprit[48].

Ch. 476 – LA VÉNÉRABLE EST SAISIE ET ILLUMINÉE AU COURS DE L'OFFICE DIVIN, AU MOMENT DU *GLORIA*, *CREDO*, *SANCTUS*, ETC. PAR DE PIEUSES AFFECTIONS.

Comme l'esprit agit de multiples manières, il m'arrive souvent que surviennent des mouvements que j'ignore, sorte de saisissements, commotions ou irruptions de l'Esprit au cours de l'office divin, en particulier quand j'entends chanter le Gloria. Alors, d'un coup, je suis saisie et ravie en des hauteurs sublimes, en lesquelles mon esprit brûle et s'enflamme d'amour, adorant et louant Dieu d'immense majesté, selon la signification et le sens des paroles qui sont chantées. Ces paroles, ce sont d'abord et avant tout le Gloire à Dieu au plus haut des cieux ; je ne puis exprimer par des mots, les élévations et profondeurs des vérités que je comprends en ces paroles, qui me poussent à la contemplation de la grandeur de Dieu. Il en résulte en la solitude de mon esprit une crainte révérencielle qui m'invite à adorer, louer et glorifier la divine majesté. Il en va de même à ces mots : « Toi seul es Saint, Toi seul es Seigneur, Toi seul es le Très-Haut » ; je ressens alors une joie étonnante, une exultation, et une jubilation du cœur. Il s'ensuit une élévation de mon esprit du fait que Dieu en lui-même et par lui-même est si infiniment grand, digne, sublime et saint qu'il pousse mon âme à confesser sa foi sur tous ces points que la foi nous présente au sujet de l'infinité et immensité de Dieu. Mon intelligence illuminée par la lumière de la foi, mon intelligence qui saisit ces vérités entraîne ma volonté à y adhérer, à les aimer, c'est-à-dire à les embrasser par l'amour. C'est encore le cas, avec ces paroles : « Toi qui sièges à la droite de Dieu, prends pitié de nous ». Je vois alors Jésus assis à la droite du Père éternel dans une gloire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

au Bien-Aimé dans la nudité de l'esprit. Quoique j'observe une légère dispersion de mes puissances intérieures, en sorte que j'ai plus de mal à rassembler mon âme, en m'appliquant cependant par un effort tranquille, modeste pour repousser les distractions, je fais l'expérience d'une certaine lumière, ou rayon qui illumine mon intérieur : mon âme est alors entraînée à aimer tendrement et intimement ; c'est une invitation non pas à un amour sensible et doucereux, mais à un amour spirituel, affranchi des sens, comme on l'a dit auparavant. De la sorte s'ensuit une certaine union de l'esprit avec le Bien-Aimé sans image, qui aboutit à un enfouissement, repos amoureux, et sommeil des puissances. Cet état de sécheresse peut durer plus ou moins, parfois un, deux, ou trois jours d'affilée, au point que j'ai de la peine à me figurer que Dieu m'a comblée de si grandes grâces juste auparavant. Cependant quand reviennent les grâces de l'esprit en abondance, et que le Bien-Aimé se découvre à nouveau à moi, alors toutes ces grâces passées me sont confirmées, et la certitude de leur vérité.

Ch. 488 – COMMENT ELLE REÇOIT DE DIEU LA CONFIRMATION DE L'IMMACULÉE CONCEPTION, ET QU'IL LUI EST DEMANDÉ DE PRIER POUR LE ROI ET LE ROYAUME D'ESPAGNE À QUI EST PROMIS BÉNÉDICTION EN RAISON DE LEUR DÉVOTION À L'IMMACULÉE CONCEPTION.

Dieu agit parfois de diverses façons sur les puissances de mon âme. Mais je demeure alors passive, bien résolue à me tenir en l'incommensurable grandeur de Dieu. Tout d'abord, il m'infuse un tendre, doux et filial amour envers l'aimable Mère et me dicte des exclamations amoureuses. Il confirme aussi les lumières concernant cet éminent mystère de l'immaculée Conception, comme il m'est arrivé déjà il y a un an jour pour jour. Il m'a été

donné un esprit de prière efficace pour prier à diverses intentions qui ont été exaucées pour beaucoup d'entre elles, comme j'ai pu le vérifier d'expérience. En particulier pour notre jeune roi d'Espagne[56]. Je disais à l'aimable Mère : « Voici déjà le jour anniversaire où je vous ai recommandé le jeune Roi et donné pour fils, pour le recueillir en votre sein, etc. Lorsque dans votre bonté vous m'avez comblé et promis prospérité au royaume d'Espagne, parce qu'il est zélé à honorer votre Immaculée Conception. Que votre bonté, lui demandé-je, daigne confirmer tout cela, et ratifier tout ce que vous avez semblé me promettre. » À quoi l'aimable Mère répondit que de tout cela je ne devais point douter.

Ch. 489 – COMMENT ON L'EXHORTE À PRIER QUE DIEU VEUILLE INSPIRER LE SOUVERAIN PONTIFE DE PROMULGUER CES MYSTÈRES, AUXQUELS ELLE VOUE UNE DÉVOTION SPÉCIALE ; QU'ELLE EST PORTÉE À L'AMOUR DE JÉSUS ET MARIE, ET QU'ELLE PRIE POUR SON ORDRE.

Un grand désir s'est emparé de moi me portant à supplier avec ferveur que le souverain pontife fût inspiré efficacement de décider la promulgation de l'Immaculée Conception, et de la faire publier comme un dogme de foi. Je ne savais quoi penser, du fait que je sentais en moi à l'égard de ce mystère, plus encore que pour les autres fêtes de la Vierge, une dévotion et un zèle si affectueux. À quelques jours de la fête, je sentis en moi comme une joie céleste et une allégresse qui se diffusa et se répandit en l'homme intérieur ; ce que les sœurs perçurent, et qu'elles me firent remarquer après coup, car j'étais portée à l'amour fou de notre aimable Mère, que j'appelle ma colombe en des accents d'immense tendresse. Il me semble qu'un esprit nouveau s'empare de moi et que de nombreuses grâces augmentent en

moi : cela me porte à aimer Jésus et Marie avec ferveur, au point que je me sens poussée à leur plaire, en accomplissant fidèlement tout ce qui leur est agréable, dans mes actes intérieurs et extérieurs ; à imiter parfaitement leurs vertus. De là vient qu'en moi croissent un grand amour et un zèle puissant pour tout ce qui les concerne, une ardeur pour le bien des âmes en général, et en particulier pour notre saint Ordre puisqu'il est voué à notre aimable Mère, et qu'il est vraiment sien ; en cet amour et ce zèle je suis poussée à prier pour notre Ordre et bien d'autres choses : qu'à tous Dieu daigne procurer grâces abondantes et efficaces.

Ch. 490 – COMMENT LA DIVE VIERGE LUI APPARAÎT LONGTEMPS, ENVERS LAQUELLE ELLE SE COMPORTE COMME UNE ENFANT ; QU'ELLE COMPREND AUSSI QUE MARIE EST TOUJOURS PRÊTE À LA SECOURIR DE TOUT DANGER, ET L'INSTRUIRE COMME UNE VÉRITABLE MÈRE.

Au jour de la s. Agathe 1669[57], l'aimable Mère m'est de nouveau apparue. Cela avait commencé dès le matin, tandis que je lisais l'office, et se continua pendant l'oraison qui suivit. Cela commença à se manifester par une invocation inattendue et spontanée, si douce et tendre que je n'en avais plus fait de pareille depuis longtemps ; tandis que j'éprouvais une innocente attirance d'enfant pour ma très chère petite Mère, car tel est le nom que je Lui donnais. Cette présence m'était toute nouvelle et souverainement agréable, car il me semble que voilà bien deux mois que je ne l'avais plus vue auprès de moi et que je n'avais plus senti sa douce présence ni son aimable et maternelle complaisance. Et pourtant, il m'arrivait souvent, je crois, de jouir de cette grâce avant que je ne fusse fiancée à mon Bien-Aimé. Mais je comprends bien maintenant que si Elle m'avait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

porte vers l'aimable Père d'une manière si suave et si douce qu'il est impossible d'en parler. De la même manière que mon esprit et mon amour sont entraînés vers l'aimable Mère, ainsi je suis attirée vers l'aimable Père. Ils sont tous les deux présents en mon âme, et au regard de mon esprit, d'une manière simple et habituelle, comme s'ils n'étaient qu'un, sans être séparés l'un de l'autre. Je me fais l'impression d'être un petit enfant aimable et docile, humble et souple qui vient se mettre entre son père et sa mère, et se laisse conduire par eux, et diriger en tout.

Ch. 499 – D'UNE MANIÈRE ADMIRABLE ET SPIRITUELLE, ELLE VOIT LA DIVE VIERGE ET S. JOSEPH PRÉSENTS À SON ESPRIT PENDANT TOUTE L'OCTAVE DE S. JOSEPH ; COMMENT ELLE APPREND D'EUX DE NOMBREUSES VÉRITÉS ET LA PERFECTION DES VERTUS.

La direction et l'accompagnement dont l'aimable Mère et l'aimable Père me font l'honneur est très manifeste et sensible, et en même temps spirituel. Il m'est impossible d'exprimer la manière dont je les vois, continuellement présents à mon esprit. Tout cela est d'une grande élévation, simplicité et tranquillité ; c'est aussi très spirituel, continu et suave. J'ai la certitude par expérience que cette présence et la vision que j'en ai ne sont pas imaginaires ou théoriques ; ce ne sont pas des vues de l'esprit, fictions ou inventions de mon imagination. Voilà déjà le huitième jour depuis de la fête de l'aimable Père s. Joseph que tout cela m'est arrivé, et cela continue, non sans avoir été aidée, encouragée, et dirigée dans mon progrès spirituel et mon avancée en Dieu. Que de vérités ne m'inculquent-ils pas ! Et combien ils m'enseignent dans les vertus parfaites ! Comme ils m'ont bien appris à tendre vers une pureté extérieure, et une simplicité d'esprit ; ils m'enseignent aussi une pureté intérieure,

et une joie en Dieu et l'unification de mon esprit en lui ; ils m'apprennent encore une simplicité, et une mort spirituelle que j'ai retenue et mise en pratique. Quant à l'esprit d'indifférence, la pauvreté en esprit, la soumission à Dieu, et l'humilité encore et toujours, la sainte liberté de l'Esprit, la sainte haine de soi-même, etc., tout cela je l'ai expérimenté, entendu et pratiqué comme jamais auparavant et selon un degré de perfection bien plus haut. De sorte que, selon toute apparence et d'après mon expérience, c'est au moment où mon aimable Père s. Joseph m'adopta comme sa fille, que mon âme fut transformée et que ma vie spirituelle commença vraiment.

Ch. 500 – OÙ ELLE APPREND DE L'AIMABLE MÈRE ET DE S. JOSEPH UNE PURETÉ TRÈS GRANDE, ET REÇOIT DES GRÂCES ADMIRABLES, AINSI QUE DES ILLUMINATIONS ; VIENT-ELLE À MANQUER À L'OBÉISSANCE ENVERS SON AIMABLE MÈRE ET S. JOSEPH, QUE SON AMOUR DIMINUE, ET QU'ILS DISPARAISSENT DE SON ESPRIT.

La pureté intérieure qu'ils m'enseignent est si exceptionnellement grande qu'il m'est impossible de l'exprimer. Mais quand je me conforme exactement à ce qu'ils me montrent, tout mon intérieur devient comme un pur miroir, un cristal qui, d'instant en instant, reçoit les empreintes divines, les mouvements de l'amour et d'étonnantes lumières dans la connaissance de Dieu et des divines vérités. Mon intérieur semble être véritablement un trône où Dieu repose et se complaît. Mais quand il m'arrive d'être moins exacte et que j'oublie parfois cette soumission ponctuelle et cette obéissance à l'aimable Mère et à l'aimable Père, le doux et tendre amour que je leur porte diminue du même coup, ainsi que mon sentiment de filial respect. Leur présence aussi s'obscurcit, tant

que je ne leur ai pas confessé ma faute en profonde humilité et le cœur contrit. C'est ainsi que je m'étais abandonnée à parler à sœur Thérèse de ma propre personne et des grâces et instructions intérieures que je recevais. Et voilà que l'aimable Mère m'en a réprimandée, parce que cette façon d'agir était contraire à l'enseignement qu'elle m'avait donné, de ne jamais parler de moi ni des grâces reçues. Ce n'était pas qu'il y eût matière ou substance de péché contre l'humilité ; mais la manière d'agir n'était pas bonne. Et puis, l'aimable Mère désire que l'humilité soit en moi parfaite, qu'il n'y manque pas la moindre chose, qu'il ne s'y mêle pas même une ombre de ce qui lui est opposé. En outre, puisqu'elle m'a montré que je devais demeurer entièrement séparée de mon propre moi, sans m'en occuper, il s'ensuit que je dois aussi perdre la mémoire de ce qui se passe ou s'est passé en moi ; et n'y pas réfléchir et me garder dorénavant d'en dire quoi que ce soit.

Ch. 501 – SON OBÉISSANCE ENVERS L'AIMABLE MÈRE ET S. JOSEPH NE DIMINUE PAS EN ELLE LA LIBERTÉ SPIRITUELLE ; C'EST EN RECOUVRANT SA VOLONTÉ PROPRE QU'ELLE PÈCHE.

Mais que Votre Révérence n'aille pas croire que cette obéissance si rigoureuse, cette soumission à l'aimable Mère et à l'aimable Père, cette attention constante à leur bon plaisir et à leurs indications, que tout cela, dis-je, n'enlève rien en moi au libre arbitre et à la sainte liberté de l'esprit. Cela ne met pas l'esprit à l'étroit, ni ne l'enserre. Sachez que dans ceci je jouis d'une grande liberté et suavité de l'esprit. Car la sainte liberté consiste précisément à ne plus disposer librement de soi et à ne plus le désirer. Au contraire, je considère comme un véritable esclavage de devoir retourner à ma liberté propre ; et je le redoute plus que la mort. Au contraire, j'appris que je

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

enracine me donne un esprit de discrétion, et permet à l'âme, en telle ou telle circonstance de temps ou de lieu, de discerner ce qui est déiforme, et lui fait voir clairement la mesure à donner, à certains jours, à la sustentation du corps, pour savoir si elle lui sera profitable ou nuisible, sans pour autant rechercher sa propre satisfaction ou sensualité. En ces matières, je me laisse commander et guider avec une certitude et une assurance absolue par la sainte obéissance qui ne peut jamais tromper, pour autant qu'elle corresponde à la volonté très infaillible et très certaine du divin juge.

Ch. 514 – POUSSÉE PAR LA SAINTE OBÉISSANCE ELLE SE RÉSOUT À ÉCRIRE SA VIE, EN RÉPONSE À LA DEMANDE DU BIEN-AIMÉ ET DE LA DIVE VIERGE, SANS PRÉJUDICE POUR SA VIE SPIRITUELLE.

Au lendemain de la réception de la lettre de Votre Révérence me mandant par obéissance d'écrire ma vie, je commençais depuis mon enfance et adolescence. Cependant, cette obéissance m'était difficile vraiment, inspirant à mon âme une grande contrariété et répugnance, en partie parce qu'il me semblait que cela ne servirait à rien ni personne, sinon à provoquer le rire, en partie parce que cela me paraissait déplacé et inutile de perdre ainsi un temps précieux, que j'aurais pu mieux employer – en tout cas plus utilement – à autre chose, par exemple m'efforcer de m'attacher à mon Bien-aimé par amour, de toutes mes forces et de toute mon attention. Comme je me préparais à recevoir dans la sainte communion mon Bien-aimé, le Bien-aimé et l'aimable Mère me réconfortèrent de manière très manifeste et me fortifièrent. Ils m'encouragèrent à ne point craindre cette obéissance qui m'était commandée, et qu'ils agréaient. Ils m'assurèrent qu'ils me porteraient secours pour que je remplisse mon devoir, sans préjudice ou dommage pour ma vie spirituelle,

ni diminution de ma charité actuelle pour Dieu ; ils me dirent qu'ils conduiraient ma plume, et me dicteraient ce qu'il leur plairait que j'écrive ; que je ne devais à aucun moment, ni pendant, ni avant, ni après, me laisser distraire ou préoccuper de ce que je devrais écrire ni comment l'écrire ; mais que je devais m'en remettre totalement à eux qui en temps et lieu me feraient souvenir de tout ce qu'il leur plairait que je dise, avec douceur et tranquillité. Mon Bien-aimé et mon aimable Mère m'assurèrent que mon cœur demeurait occupé du divin amour, nonobstant l'activité de mon intelligence, de ma mémoire, de mon imagination, et des autres sens et puissances. En son temps, un voile tomberait de mon intelligence qui me découvrirait alors clairement la manière dont il faudrait s'y prendre pour rédiger l'œuvre, toute inquiétude, difficulté et contrariété s'évanouissant dans le même temps. Au moment où je m'approchais de la sainte communion, j'entendis parfaitement cette locution intérieure : « Viens ma bien-aimée, viens ma colombe[67], j'ai soif de venir en toi – c'est-à-dire selon ma sainte humanité – car selon sa divinité il était en moi, très visiblement. »

Ch. 515 – PRESQUE ABANDONNÉE À SA SEULE NATURE ET DANS DE GRANDES AFFLICTIONS, ELLE S'OFFRE À DIEU, POUR LE SERVIR SANS ESPOIR DE RÉCOMPENSE, ET CONSENT AVEC SOUMISSION À N'ÊTRE PLUS VISITÉE PAR L'AIMABLE MÈRE.

Quelques jours avant la fête de la Visitation de la Sainte Vierge, en 1669, je me sentis toute abandonnée à moi-même. Je me trouvais souvent en tels tourments d'âme, en telle tristesse et souffrance corporelle que le monde me semblait trop étroit. La nature aussi bien que l'esprit étaient comme pris dans un étau ou écrasés sous une presse. De toutes parts ils semblaient inondés de douleurs, de l'intérieur comme de l'extérieur. Je redoutais

l’heure des repas pour la douleur que je ressentais à la bouche, en mangeant. Il m’arrivait de ne pouvoir me dominer, et les larmes me coulaient sur les joues tandis que je prenais la nourriture. J’ai dit à mon Bien-Aimé : « Je sais, mon Aimé, que tout ceci n’est qu’une invention de l’amour, et que vous me traitez de la sorte afin d’éprouver mon affection. Maintenant vous vous cachez ; mais c’est afin que votre retour et la vue de votre Face me soient d’autant plus suaves. Je suis contente. Puisqu’il ne vous plaît plus de m’accueillir comme une Épouse, je consens à cette privation jusqu’à la fin de mes jours. Je suis prête à passer cette vie comme un bon et brave soldat, en servant votre Majesté à mes frais sans toucher la solde de vos amoureuses caresses. Alors, c’était vous qui étiez à mon service, si j’ose ainsi parler. Mais maintenant c’est moi qui vous sers, et purement par amour. Me vint à la pensée que depuis longtemps l’aimable Mère n’était point venue à moi ; je me demandais si quelque chose en moi l’avait offusquée ou déplu, qu’elle se tînt à distance. Et bien que je perçusse qu’elle était encore bien présente à l’affection de mon âme, elle était cependant comme une Mère absente, avec qui je n’avais plus de liens et dont je demeurais sans nouvelle aucune. Toutefois je me consolais en pensant : « Ma très chère Mère eût-elle été nécessaire, nul doute qu’elle serait venue à moi et m’aurait apparu comme auparavant, conformément à ses promesses. » Ceci se passait la veille du jour de la Visitation.

Ch. 516 – COMMENT EN AIMANT DIEU ET MARIE ELLE EST TRANSFORMÉE EN DIEU ET EN MARIE ; EN VIVANT EN DIEU ELLE NE FAIT PLUS QU’UN EN DIEU ET MARIE.

Le jour de la Visitation de la Sainte Vierge, j’ai senti s’allumer en moi et flamber un feu d’amour pour Elle en même temps que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sœurs de la maison, je ne puis faire davantage que ne permettent nos ordinations, et que ma charge exige. Ce serait pourtant précieux pour elles de parler un peu dans le cas d'une épreuve spirituelle. Mais, ces restrictions ne concernent pas mon père spirituel, car c'est autre chose entre nous : nous avons un lien et une union que le Bien-Aimé et l'aimable Mère ont scellés. Mon très cher Père, c'est déjà le jour anniversaire de la première apparition de l'aimable Mère où je fus adoptée par elle comme sa propre fille[71]. C'était précisément la veille de l'annonciation, ou de l'incarnation de Dieu. Ainsi, au moment même où elle devint Mère de Dieu, elle devint aussi ma Mère, très douce, très aimable et très bonne. O que de grâces n'ai-je pas reçues depuis ce jour ! À ce qu'il me semble, beaucoup plus que pendant toutes ces années passées, prises dans leur ensemble, où je priais Votre Révérence de m'aider à vivre en grâce. Elle écrivit ceci le 20 mars 1669.

Ch. 527 – ELLE EST INSPIRÉE DE SE PRÉPARER À LA FÊTE DE S. JOSEPH QUI L'ADOPTE COMME SA PROPRE FILLE, AVEC L'ASSENTIMENT DE L'AIMABLE MÈRE ; ELLE FAIT UN VŒU D'OBÉISSANCE À S. JOSEPH, GAGE DE NOMBREUSES GRÂCES.

Très cher Père, ne vous ennuyé-je point en vous écrivant tout cela ? Je l'espère. Hier au soir, je me couchais, avec la ferme résolution de ne rien vous dire de ce qui s'était passé. Mais à mon réveil, tôt le matin, avant même de me lever, une douce motion intérieure m'incita à n'en rien cacher à Votre Révérence, mais de m'ouvrir à vous dès que possible. Cette résolution ne venait pas de ce que je n'avais pas confiance en Votre Révérence, mais je craignais que vous ne saisissiez l'occasion pour me retirer l'œuvre naissante, qui avait révélé chez moi, comme vous l'aviez constaté, un manque cruel de simplicité.

N’est-ce point vrai Votre Révérence ? Voilà déjà cinq ou six jours que je suis mue intérieurement à me préparer à la fête de mon aimable Père s. Joseph parce qu’il me réserve une grâce nouvelle, mais je ne sais laquelle. J’étais très loin de penser qu’une telle grâce pouvait m’être donnée. C’est que dans ma naïveté, je me plaignais auprès de lui qu’il s’était comporté jusqu’à présent comme un étranger, que je n’avais jamais rien reçu de lui, comme s’il n’était point mon Père ; < … >.

Toujours est-il que le jour de sa fête, pendant les matines, l’aimable Père m’apparut avec l’aimable Mère en esprit, plein de douceur et de bienveillance. Il me confirmait et me certifiait qu’il m’adoptait comme sa fille, me promettant sa paternelle protection autant que je vivrai. Je lui donnais, avec grande et filiale confiance, le nom de très doux et très aimable Père. L’aimable Mère ne cacha pas sa joie, et me félicita pour le bonheur dont j’étais comblé. En sus de la sollicitude maternelle de la dive Vierge, je me réjouissais de la présence paternelle de son époux très aimé, qu’elle honore, respecte et aime très certainement. Il me sembla que l’aimable Mère me promettait que de nombreuses grâces en découleraient, et que le secours paternel et maternel de s. Joseph et de l’aimable Mère tout ensemble, se ferait sentir dans mon cheminement spirituel. Vous pensez, Votre Révérence, quelle fut ma joie et quelle plénitude je ressentis en me voyant ainsi entre ces deux grands luminaires, entre ces deux puits de perfection, de sainteté et d’amour, si j’ose parler ainsi. Que pourrais-je donc craindre dans ma vie spirituelle entourée de ces deux gardiens plus que fidèles ? Est-ce qu’ils ne feront pas de la fragile enfant que je suis leur divine fille, lui inculquant leur qualité surnaturelle ? Il me semble que cela se fera ainsi. Car cette adoption, si elle n’est pas écrite, est bel et bien réelle. Je fus poussée à faire le même vœu d’obéissance à s. Joseph que j’avais fait auparavant à l’aimable

Mère. Je le priais de vouloir bien m'obtenir la grâce de me renouveler dans la recherche de Dieu, mais aussi ceux dont j'avais la charge, et d'autres encore. Mon Révérend Père, le Bien-Aimé ne cesse de me combler, et en tout je suis sa débitrice. Ah, si d'heure en heure je me montrais fidèle, comme je le dois, cela fait longtemps que je serais devenue sainte, tant sont abondantes les grâces que je reçois ; et pourtant je suis encore attachée à moi. Ce jour, le 20 mars 1669.

Ch. 528 – COMMENT ELLE SE PRÉPARE À LA FÊTE DE S. JOSEPH QU'ELLE PRIE À DIVERSES INTENTIONS, ENTRE AUTRES POUR LA RÉFORME DE L'ORDRE EN ITALIE ; ELLE EXPLIQUE QUE LE TEMPS EST VENU OÙ DIEU DONNERA BEAUCOUP DE GRÂCES PAR S. JOSEPH.

À l'instant même, en la fête de mon glorieux Père s. Joseph, l'esprit d'amour commença à agir et briller au fond de mon âme : je me préparais alors à me renouveler dans l'esprit par une plus grande pureté, simplicité et intimité de l'âme. Je ne sais ce qui va advenir, tant la joie et la jubilation grandissent en moi. A me souvenir et considérer simplement cet aimable Père ou à regarder son image mon cœur exulte de joie, et je ne sais pourquoi : je sens seulement qu'il est mon père et que je suis sa fille, dont il a grand soin, et à qui en l'espace d'un an il a obtenu secours et grâces en grand nombre. Ce que je perçois très clairement, c'est que souvent je me joins à lui pour d'affectueux entretiens, mêlés de tendres requêtes et d'aimables protestations qu'il veuille bien prendre Votre Révérence comme son fils, comme il m'a prise pour fille, puisque j'affirme au Bien-aimé et à l'aimable Mère que nous sommes unis par le lien d'un divin et pur amour ; et je lui dis : « Si tu ne fais cela, mon bonheur ne sera point parfait, ni pleine ma joie. » Je suis poussée aussi à remettre avec une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

flamande pourrait nous le confirmer, ou peut-être aider à les reconstituer par rétroversion.

66 Mt 11, 28-30.

67 Ct 2, 13.

68 Van Den Bossche L., p. 94.

69 M. A Sancto Augustino, *Introdúctio ad vitam ęternam et frúitiúa praxis vitę mysticę*, Roma, in Collegio s. Alberti, 1926.

70 Saint Philippe Néri (+ 1595), fondateur de l'Oratoire, tomba gravement malade au printemps de 1594. La Sainte Vierge lui apparaît finalement dans sa chambre. Il affirme aux médecins : « Je n'ai plus besoin de vous. La Madone m'a guéri. » Cf. Papasogli G., *Philippe Néri, Homme dans son siècle*, Paris, Téqui, 1991. Quant à saint Hermann-Joseph (+ 1242), prémontré de Steinfeld en Allemagne, il eut la grâce de vivre des fiancailles mystiques avec Marie qui le guérit miraculeusement. Koch K /& Hegel E., *Die vita des Prämontratensers Hermann-Joseph von Steinfeld*, Köln, 1958. Cf. art. « Hermann Joseph », dans LTK 4 (1995), cc. 1146-1147.

71 D'après les lettres, la chronologie fait remonter les premières apparitions mariales à l'année 1657. Ici Maria fait précisément allusion au cours de ces apparitions à la première fois où Marie l'adopta comme sa fille, quelque dix ans après, le 24 mars 1668. Cela est corroboré par la version flamande de la *Vie* (cf. Michael a Sancto-Augustino, *Het Leven*, cit. dans Van Den Bossche L., *L'union mystique à Marie par Marie de Sainte-Thérèse*, LCV 15, Cerf-Juvisy, 1936, p. 23).

72 Cf. M. A Sancto Augustino, *Introdúctio in terram Carmeli*, tr. 4, cap. 14.
284

73 La chronologie est incertaine. Elle fait ici un retour en arrière selon que l'ordre qui prévaut en l'occurrence est plutôt thématique, dans cette section centrée sur les apparitions « joséphiques ».

74 Voir Jean de Saint-Samson, *Le vrai Esprit du Carmel*, œuvre assemblée par le Père Donatien de Saint-Nicolas & Sources manuscrites. Édition critique présentée par D. Tronc, avec une étude par le Père M. Huot de Longchamp, « Sources mystiques », Mers-sur-Indre, Centre Saint-Jean-de-la-Croix, 2012.

75 Avec cet avertissement finit la section consacrée à la vie mariale. Débute ici une section qui traite des visions trinitaires de la Vénérable.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

Dictionnaires et Encyclopédies

AA. VV., *Teologia*, a cur. di G. Barbaglio, G. Bof, S. Dianich, Cinisello Balsamo, San Paolo, 2002.

AA. VV., *Dictionnaire de la vie spirituelle*, sous la dir. de St. de Fiores et T. Goffi, Paris, Cerf, 2001.

AA. VV., *Dictionnaire Marial*, sous la dir. de R. Pannet, G. Bavaud, B. de Margerie, Chambray-les-Tours, 1991.

AA. VV., *Maria, Études sur la Vierge Marie*, sous la direction de H. du Manoir, sj, professeur à l'Institut Catholique de Paris, 8 vol., Paris, Beauchesne, 1949-1964.

DUCARNE J., *Dictionnaire des mystiques et des écrivains mystiques*, R. Morel, Paris, 1968.

FIORES St. (de), MEO S., *Maria, Nuovissimo dizionario*, t. I & II, EDB, Bologna, 2008.

O'CARROLL M., c.s.sp, *Theotokos, A Theological Encyclopedia of the Blessed Virgin Mary*, Dublin, Dominican Publication, 2000[2].

Traités de Mariologie

AA. VV., *Storia della mariologia*, vol. 1, *dal modello biblico al modello letterario* a cura di E. Dal Covolo et A. Serra, Roma, CNE Marianum, 2009 ; vol. 2, *dal modello letterario europeo al modello manualistico* a cura di E. Boaga, L. Gambero, Roma, CNE Marianum, 2012.

AA. VV., *Mariologia*, a cura di S. de Fiores, C. Ferrari Schieffer, S.M. Perella, Cinisello Balsamo, San Paolo, 2009.

LAURENTIN R., *Court traité de théologie mariale*, Paris,

Lethielleux, 1959 ;

—, *Court traité sur la Vierge Marie*, Paris, Lethielleux, 1968[5].

MIRAVALLE M., *Introduction to Mary, The Heart of Marian Doctrine and Devotion*, Goleta, QPC, 2006[3].

SOUJEOLE B.-D. (de la), *Initiation à la théologie mariale, « Tous les âges me diront bienheureuse »*, Paris, Parole et Silence, 2007.

TORRELL J.-P., *La Vierge Marie dans la foi catholique*, Paris, Cerf, 2010.

Études générales

AA. VV., *Groupe des Dombes, Marie dans le dessein de Dieu et la communion des saints*, t. 1 : *Dans l'histoire et l'Écriture* ; t. 2 : *Controverse et conversion*, Paris, Bayard Éditions-Centurion, 1997-1998.

BINGGELI, S. (éd.), *Marie, Mère du rédempteur*, CeC, Paris, Parole et Silence, 2008.

BOUYER L., *L'Église de Dieu, Corps du Christ et Temple de l'Esprit*, Paris, Cerf, 1970 ;

—, *Le trône de la Sagesse*, Paris, Cerf, 1957.

CERBELAUD D., *Marie un parcours dogmatique*, CF 232, Paris, Cerf, 2003.

FIORES St. (de), « Storia della mariologia », dans AA. VV, *Mariologia* (a cura di S. de Fiores, C. Ferrari Schieffer, S.M. Perella), Cinisello Balsamo, San Paolo, 2009, p. 1162-1177.

GARRIGUES J.-M., *L'Épouse du Dieu vivant, Marie Plénitude trinitaire de l'Église*, Parole et Silence, Paris, 2000.

GOUYAUD Ch., *L'Église instrument du salut*, CS 41, Paris, Téqui, 2005. GUILLOU O., *Les chemins de l'amitié. Aimer et désirer selon saint Thomas d'Aquin*, Paris, Téqui, 2009.

LE GUILLOU M.-J., *Marie*, Paris, Parole et Silence, 2007.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Marie-Bruno, 2001

– *Les sentiments du Fils. Le chemin de formation à la vie consacrée*, Cencini Amedeo, 2003

TABLE DES MATIÈRES

Liste des abréviations utilisées

Prologue

Introduction générale
Les sources

La vie mariale et mariforme
Introduction
I. Vie mariale infuse et contemplation mystique
La vie de Maria Petÿt
La spiritualité rhéno-flamande
Marie médiatrice d'union à Dieu
Vie mariale acquise et infuse
La vie avec, par, pour et en Marie
II. Transformation en Marie, en Jésus et en Dieu
L'assimilation mariale
Vie mariale et grâce d'union
Mariformité et déiformité
III. Vie mariale et perfection mystique
Une vie supérieure
L'enchaînement des médiations
Conclusion

Les leçons d'une vie : comment définir la médiation de Marie ?
Introduction
I. Une médiation ecclésiale
Marie médiatrice dans l'Église
La charité ecclésiale de la Vierge

Marie au centre de la communion des saints
II. Une médiation universelle
La coextensivité de Marie et de l'Église
À double titre
Selon un double rapport
III. Une médiation maternelle
Marie est Mère
Marie éducatrice
Le sein de Marie
IV. Les principes de la vie mariale d'après Maria Petÿt
Maternité spirituelle, Maternité divine et plénitude de grâce
Excellence de la Maternité divine
Maternité divine et maternité ecclésiale
L'analogie anthropologique
Exitus-reditusecclésiologique
Conclusion

Les modalités de l'influence mariale dans la vie de Maria Petÿt

Introduction
I. la médiation objective formelle
Marie, modèle de vertu
Marie intériorisée par l'amour
II. La médiation objective finale
Marie attire à elle toute l'Église
III. La médiation subjective morale : exhortation, enseignement et prière
Marie enseigne
Marie prie
Marie nous dispose à la grâce
IV. La médiation instrumentale perfective
Contemplation dispositive ou perfective ?

Marie, instrument de la grâce
Le point de vue montfortain
La royauté de grâce métaphorique de Marie
L'Esprit de Jésus et l'esprit de Marie
Le mystère a ses raisons
Marie, instrument dispositif de la grâce
La présence mystérieuse de Marie
Conclusion

Épilogue
La modalité mariale de l'Église
La modalité mariale de la grâce

Annexe

Vie de la vénérable Marie de Sainte-Thérèse
Chapitres 428 à 533 (ff. 1 r ; 311r-342v)
Note de l'auteur

Bibliographie générale
Dictionnaires et Encyclopédies
Traités de Mariologie
Études générales
Les Sources
La mystique
Vie Mariforme
La spiritualité mariale

Collection Recherches Carmélitaines